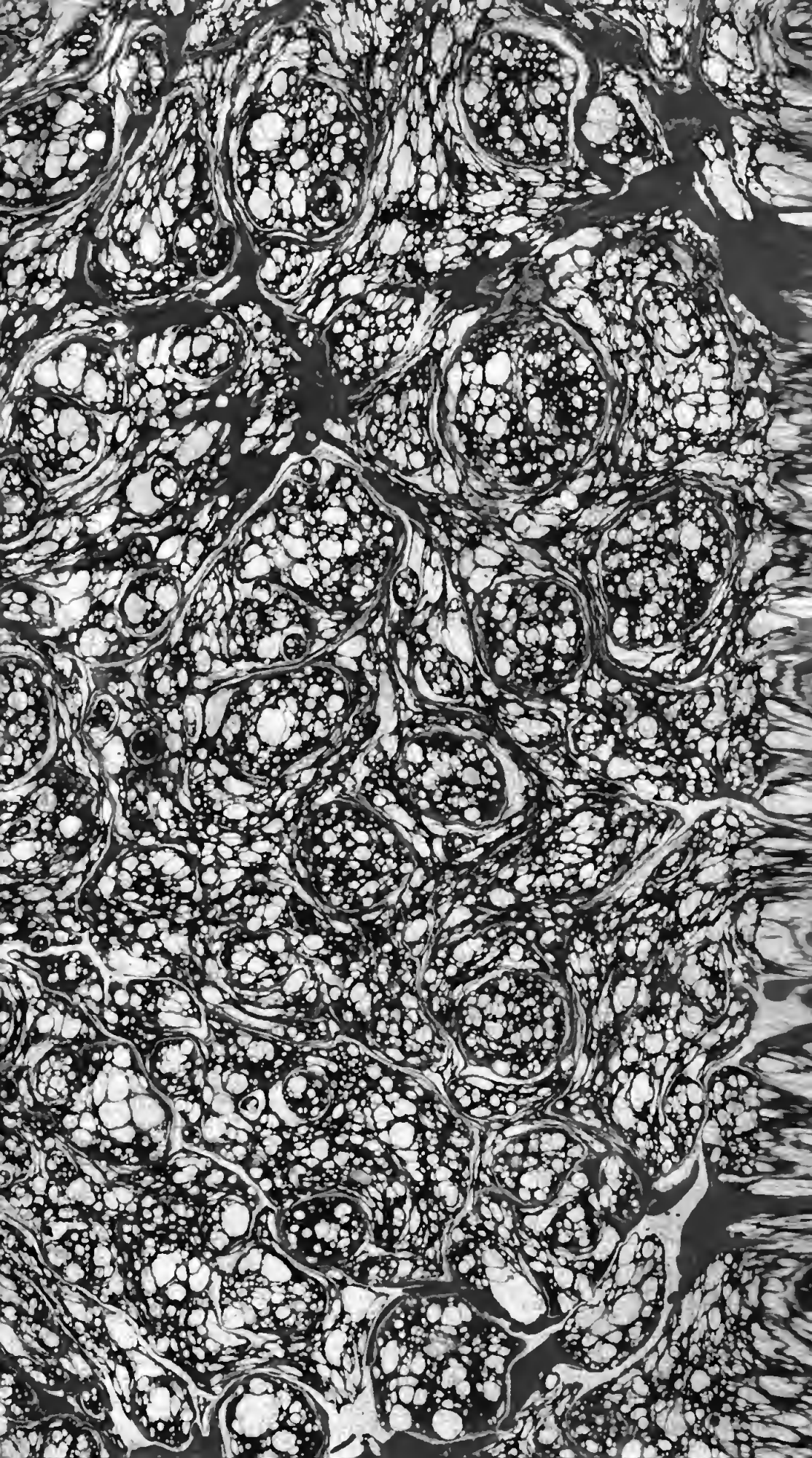
6
N



Pakut X - 11

L'HOTEL GARNI

On trouve chez le même Libraire:

Eglaï, 2 gros vol. *in*-12 prix 5 f.

Mystères sur Mystères 4 v. *in*-12. 7 f 50 cent.

Géographie ancienne et historique d'après d'Anville 2 vol. *in* 8°. et *atlas*, 24 liv.

Sous presse.

Dictionnaire d'amour, 1 gros vol. *in*-18.

Choix des ouvrages de Pelisson 1 vol. *in*-12.

5 9126

L'HÔTEL GARNI,

OU

LES SCÈNES DE LA VIE.

PAR Madame SUR...

Auteur de la FAMILLE DE NANCY.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Joseph CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, première Galerie de bois, N°. 188.

1807.

L'HÔTEL

LAFFITE,

OU

LES SOUVENIRS DE LA VIE.

PAR THÉODORE SAUVAN.

TOME PREMIER.

PARIS.

L'HÔTEL GARNI.

CHAPITRE I.

J'entre en matière.

LORSQUE les hommes nous font sentir tout le poids de leur dureté, lorsque le malheur nous accable, lorsqu'enfin les ressources que nous nous étions proposées sont ou évanouies ou épuisées, le premier mouvement de l'homme est de lever les yeux au ciel, sa première parole est de dire : Mon Dieu ! comme si dans ce principe de tout nous devions trouver les consolations dont nous avons besoin et les secours qui

nous manquent ; suivant cette impulsion naturelle qui nous prouve si puissamment l'existence d'un être tout-puissant, j'entrai dans la première église qui se trouva sur mon chemin, là, le silence lugubre du soir, le bruit sourd et prolongé des portes tournant sur leurs énormes gonds, la solitude dont je n'étais distraite que par un bien petit nombre de fidèles, tout se joignait au penchant que j'éprouvais pour la méditation. Enfant abandonné de la providence, les rigueurs de la fortune venaient de me plonger du faîte de l'opulence dans un état de pauvreté absolue. Sans ressources pour le présent que mes talens et mon intelligence, sans espérances pour l'avenir qu'une modique créance de quinze cents livres, dûe par le plus fourbe des hommes, j'allais apprendre, mais trop tard, à apprécier ces

prétendus amis pour qui, quand je jouissais des douceurs du superflu, ma fortune et mon cœur avaient toujours été ouverts ; l'adversité, ce régulateur sévère, allait enfin m'éclairer sur ces attachemens *inviolables*. Je me trouvais lancée dans l'immensité de Paris, sans expérience, sans argent et même sans asyle : un propriétaire inhumain venait de me signifier, qu'en vertu de ses droits les mieux établis du monde, il se trouvait en possession de ma garderobe pour le dédommager de son paiement, que je n'avais pu effectuer ; il s'était même approprié deux manuscrits, auxquels mon amour-propre attachait un très-grand prix, car ils étaient les enfans chéris de mon imagination. Je soupirais amèrement, en songeant à l'étendue de mes malheurs ; j'implorai le ciel, je le suppliai avec ardeur d'être

le soutien de mon existence et de protéger ma faiblesse ; fortifiée par la prière, je me crus inspirée par Dieu même, et quittant précipitamment la chaise où j'étais à genoux, je courus mettre à exécution l'idée que je croyais m'être suggerée par le ciel.

CHAPITRE II.

Espoir trompé.

Il faut aller chez M. Dufer, me dis-je; c'est mon débiteur, ma position le touchera, il fera quelqu'effort en ma faveur; et s'il n'acquitte pas entièrement sa dette, une partie suffira pour me tirer d'embarras; d'ailleurs si sa cupidité a besoin d'avantages, je lui offrirai de lui remettre le tiers de sa dette, et sûrement il sera satisfait. Tout en raisonnant ainsi, je m'acheminai chez Gaspard Dufer; mais, à moitié chemin, mes jambes succombant à la fatigue, me refusèrent leur service accoutumé, l'inquiétude et le chagrin, m'avaient fait oublier que la nourriture est nécessaire au soutien des forces

physiques, et m'étant contentée de nourrir mon ame par la prière, je n'avais plus pensé au reste. Forcée de m'arrêter, une réflexion affligeante vint interrompre les espérances flatteuses que je commençais à concevoir. La perspective de passer la nuit dans la rue, ou d'être traînée au corps de garde n'était rien moins que rassurante. Au milieu de ces tristes pensées un fiacre passa si près de moi qu'il faillit me renverser. Arrêtez, cocher, m'écriai-je. — Volontiers, ma petite dame, où désirez-vous aller. — Il n'avait pas encore achevé sa question, que la portière était ouverte, et moi sur le marchepied; mais une main posée sur ma bourse, dont je ne pouvais me dissimuler la viduité, me fit faire un mouvement rétrograde qui fit penser au cocher que ma raison était un peu aliénée. — N'ayez pas peur, ma

petite dame, me dit-il, en me poussant brusquement dans sa voiture, et en refermant la portière ; de sa vie, Bénoit n'a versé; et, sans me flatter, mes chevaux sont les plus fameux chevaux de Paris. Dame ! c'est qu'ils viennent... mais, chut, il ne faut pas nommer tous les noms d'autrefois... Son bavardage n'aurait pas fini sitôt, si je ne l'avais interrompu pour lui donner l'adresse de M. Dufer. Mes scrupules étaient considérablement diminués par l'espoir de toucher de l'argent. Quand nous arrivâmes, il était neuf heures, Dufer, sa femme, et cinq enfans, allaient se mettre à table ; un souper frugal attendait le signal accouttumé, pour être dévoré ; ma présence retarda ce signal, au grand regret des enfans qui se levèrent avec humeur et passèrent dans une chambre voisine, Me. Dufer soupira, et son mari me

demanda avec un ton mieleux, ce qui pouvait lui procurer aussi tard l'honneur de ma visite ? Alors je dépeignis avec éloquence toute l'amertume de ma position, je lui en démontrai énergiquement les dangers et le désespoir où elle m'entraînerait infailliblement, s'il ne venait à mon secours, en satisfaisant au plus sacré des devoirs. Il m'écouta, en secouant la tête, au résumé de mon discours; et prenant le ton le plus grave, il me répeta ce que j'avais déjà entendu cent fois, sur sa nombreuse famille et les difficultés qu'il éprouvait à la faire subsister. Alors j'offris réduction, je me contentai de moitié, du tiers même; mais il était décidé dans l'intérieur de la pensée de l'impitoyable Dufer que je ne toucherais rien de ma créance, et il me refusa jusqu'à un écu pour payer mon fiacre et trouver un azile. Oubliant alors

toute la douceur de mon caractère; et peut-être les égards que je me devais à moi-même, je m'échappai en imprécations contre sa mauvaise foi, je reprochai à sa femme de porter d'inutiles bijoux dont la valeur pourrait me faire subsister long-tems. Les larmes aux yeux et avec un accent de sensibilité qui m'émut, madame, Dufer m'offrit de m'en faire le sacrifice sur le champ; elle tirait de son doigt une assez jolie bague, lorsqu'un vigoureux souflet que son mari lui appliqua, redoubla l'indignation que cet homme m'avait déjà inspiré, et me fit regretter d'avoir attiré à sa femme cette outrageante brutalité; vous êtes un monstre; m'écriai-je, en m'en allant, et je souhaite que tous les malheurs viennent fondre sur vous. — L'ame de boue ne m'entendait déjà plus; un verrou prudent poussé au moment

où j'avais franchi la porte, mettait obstacle à mon retour et au torrent d'injures qu'il redoutait de ma part; il fallut donc regagner tristement mon fiacre, mais comment faire pour le payer ? Et où passer la nuit ?

CHAPITRE III.

Il est encore quelques bons cœurs.

Mon ami, dis-je au cocher, je suis au désespoir; je n'ai pour te payer que le mouchoir de linon qui couvre mon cou, il vaut six francs; prends le, mais laisse moi passer la nuit dans ta voiture, car je n'ai point d'azile pour ce soir. Bénoit refusa généreusement mon offre. Non, dit-il, je ne suis ni assez pauvre, ni assez inhumain pour vous dépouiller, mais il m'est imposible de vous laisser passer la nuit dans cette voiture qui ne m'appartient pas, il faut que je la reconduise chez mon maître, et si les palfreniers apperçoivent une femme dedans, ils pourraient me faire chasser, et qui pis est vous insul-

ter; mais venez chez moi, ma ménagère est propre, alerte, je suis de garde cette nuit, et vous coucherez avec ma femme. Cependant comme il ne faut pas tout dire, vous lui raconterez que logeant au palais Royal, et ayant soupé en ville, les grilles étaient fermées à votre retour, et que voyant votre embarras, je vous ai offert un logement pour cette nuit. Bon Bénoit! Avec quelle avidité j'acceptai ton offre ? La naïve simplicité qui l'avait dictée diminua l'âcreté douloureuse du poison que le barbare Dufer avait versé sur mon ame!....Me voilà donc sous la protection d'un cocher de fiacre, roulant sur le pavé de Paris, à onze heures du soir: nous trouvâmes dans le chemin un ivrogne qui offrit six francs à Bénoit pour être reconduit chez lui, mais généreux avec délicatesse, et craignant de compro-

mettre ma tranquillité en me donnant un tel compagnon de route, mon obligeant conducteur refusa les six francs qui lui étaient offerts. Nous arrivâmes au faubourg Poissonnière, et tenant mon guide par le pan de sa redingotte, je montai un petit escalier que la seule clarté de la lune rendait moins obscur. J'ignore à quel étage se borna notre voyage ; mais ayant frappé à la porte, Bénoit se fit ouvrir en se nommant. Les ténebres de la nuit n'avaient pas permis à celle qui nous ouvrit, de distinguer que son mari n'était pas seul, aussi lorsque ma voix vint la frapper un cri de surprise et peut-être de frayeur lui échappa; N'aie pas peur, ma Louise, lui dit Bénoit, d'un ton affectueux, c'est une dame qui s'est trouvée dans l'embarras, et comme je connais ton bon cœur, je lui ai offert de l'amener coucher près de

toi. La bonne Louise se hâta de battre le briquet, d'allumer la chandelle et je vis la plus appétissante nourrice qu'il soit possible de se figurer. Elle m'examina d'un œil curieux mais la teinte de mélancolie répandue sur mes traits, était bien faite pour dissiper ses soupçons jaloux, si elle en avait conçu. Je lui dis l'histoire que Bénoit m'avait dictée, et ses soins d'accord avec ceux de son mari m'eurent bientôt disposée à passer une nuit tranquille. J'avais besoin du silence de la réflexion pour rappeller mes idées, et feignant un sommeil que j'étais bien loin de goûter, j'abrégeai les questions de la bonne Louise, qui après avoir tendrement embrassé son mari, se coucha près de moi avec précaution, allaita son nourrisson et s'endormit du sommeil paisible que doit goûter l'innocence heu-

reuse. Bénoit alla monter la garde; et méditant sur la pénible situation où je me trouvais, je fis pour le lendemain mille projets plus chimériques les uns que les autres.

CHAPITRE IV.

Où diable la vertu va-t-elle se nicher!

DÈS l'aube du jour, Bénoit vint avec sa voiture me proposer de me conduire où je voudrais aller. Liée jadis avec un homme de mérite, à qui ses connaissances avaient valu le poste d'ambassadeur, je me fis conduire chez lui; mon but était de lui laisser entrevoir mon embarras, ne doutant pas qu'il n'y apporta du remède; j'étais même persuadée que sa délicatesse m'épargnerait l'humiliation d'une demande, il me fallait si peu, et les moyens de l'ambassadeur étaient si fort au-dessus de mes besoins, que j'aurais cru lui faire injure

jure en élevant le moindre doute sur sa bonne volonté ; aussi palpitante d'espoir, je me fis annoncer, et je reçus un accueil si favorable, que mes espérances s'en accrurent encore. On m'offrit à déjeûner, j'acceptai avec d'autant plus d'empressement que mon estomach me faisait les reproches les plus vifs de l'abandon où je l'avais laissé. Après l'avoir bien satisfait, j'ouvris, sur le ton de la plaisanterie le récit de mes aventures; mais, tout en plaisantant, quelques larmes qui sillonaient mes joues, venaient démentir incontestablement la gaieté que j'affectais en vain. Mon ambassadeur monta son visage à la gravité, et prétextant quelques affaires diplomatiques me fit entendre, quoiqu'avec honnêteté, qu'il était tems de le laisser à ses occupations. Etonnée de m'être trompée dans l'opinion que j'avais conçue du pléni-

potentiaire, je pensai que l'importance de ses affaires avait détourné son attention que mon récit n'avait pu fixer, et parlant plus ouvertement, je lui fis connaître, qu'un prêt de trois louis suffirait pour m'éviter des désagrémens pareils à ceux que je venais d'éprouver, et je les lui demandai avec confiance; mais quelle fut ma surprise lorsque prenant un air grave, il me dit nettement, qu'il n'était pas en son pouvoir de m'obliger. Je n'avais pas imaginé l'idée d'un refus; aussi déconcertée au dernier point, je le quittai en balbutiant quelques mots d'excuses sur mon indiscrète confiance. Bénoit m'attendait pour se réjouir de mes succès, car il ne doutait pas que je n'eusse été faire usage de mes ressources. Mon air consterné lui apprit mon malheur; il soupira, ouvrit la portière de sa

voiture en me disant : qu'il pouvait encore disposer d'une heure, en ma faveur, passé lequel tems il serait obligé d'aller à sa place, travailler pour le compte de son maître. Je voulus refuser son offre n'ayant plus d'espoir de le récompenser; mais il s'obstina à me faire faire un tour de promenade ajoutant que cela me ferait du bien, et me donnerait le tems de penser à ce que j'aurais à faire. J'étais si absorbée par le chagrin ; que je le laissai maître de me conduire où il voudrait : il choisit les champs Elisées, et après une heure de promenade me descendit de voiture, et s'éloigna précipitamment. Après avoir fait une vingtaine de pas, quelque chose me gênant dans mon soulier, je le défis ; mais quelle fut ma surprise en retirant un écu, au lieu d'un caillou que je croyais qui me faisait mal ! Nul autre que le bon

Bénoit n'avait pu le glisser là ; j'élevai mon cœur à la reconnaissance, et je remerciai Dieu de n'avoir pas jetté dans le même moule les cœurs des cochers de fiacre, et ceux des ambassadeurs.

CHAPITRE V.

Que devenir ?

En possession d'un écu, je ne devais pas craindre la faim pour la journée, mais cette faible ressource devait être bientôt épuisée, et il fallait pourvoir non seulement au présent, mais encore à l'avenir. Il me restait des connaissances brillantes, mais le triste essai que j'avais fait dans la matinée, ne m'engageait pas à le renouveller ; quoi de plus pénible qu'un refus ? Cependant le besoin était si pressant l'urgence si graude, que les murmures de l'amour-propre cédèrent encore une fois, aux raisonnemens de l'impérieuse nécessité. J'allai, chez une

dame respectable, par son âge, sa naissance et ses malheurs. Elle a éprouvé l'infortune, me disais-je, elle ne peut manquer d'être sensible à la mienne. Je la trouvai couchée sur un canapé, jouant avec son Carlin, qu'elle quitta bien vîte, pour me donner les marques les plus flatteuses de l'empressement et du plaisir qu'elle avait à me voir. Lorsque nous eumes épuisé tous les lieux communs de la politesse, je lui parlai sans détour de l'embarras où je me trouvais et de la confiance que j'avais en son amitié ; alors Carlin reprit sa place dans la conversation : il éleva une voix très contraire aux explosions de mon éloquence, et mon plaidoyer n'obtint que l'effet ordinaire à plus d'un orateur, celui d'endormir tellement mon égoïste auditoire, que rebutée par les aboyemens de Carlin et indignée de la

conduite de sa maîtresse, je pris très raisonnablement le parti de quitter l'un et l'autre, tout en réfléchissant sur la bisarrerie du cœur humain, qui fait préferer un sordide intérêt aux plus douces jouissances du cœur. Je portai machinalement mes pas au Palais Royal ; là le tumulte toujours renaissant de la foule qui se presse pour voir, ou être vue, cette diversité de figures et de costumes absorba quelques instans les idées tristes qui m'occupaient ; je pris une chaise dans le jardin et écoutant tour-à-tour, les discours ou les projets des agioteurs et des faiseurs d'affaires qui spéculaient sur les bourses d'autrui, ou les jolies nymphes qui calculaient la valeur de leurs appas sur l'attrait du plaisir ou de la volupté, je comparai ces différens individus et trouvai qu'ils avaient singulièrement de rapports

dans leurs manières d'exister. Effectivement tous deux trompent et laissent des regrets ; tous deux s'enrichissent et perdent dans le gouffre d'une mauvaise conduite, les sommes gagnées dans un trafic aussi honteux que contraire aux bonnes mœurs. Ces réflexions me conduisirent jusqu'au soir, et voyant la foule se précipiter à l'un des coins des galeries, je crus que quelqu'évènement important attirait la curiosité, et suivant l'impulsion du torrent, j'allai comme les autres ; mais je trouvai que ce qui excitait si fort l'empressement n'était autre chose que l'ouverture d'une salle de vente. J'y entrai et m'appuyant contre la boiserie, je regardai sans voir, et j'écoutai sans entendre ; mon attention distraite par le tableau mouvant du jardin, s'était reportée toute entière sur mes maux et la situation déplorable où

je

je me trouvais. J'avais beau chercher des moyens, je n'en voyais aucun; l'épouvantable misère se montrait à moi dans toute sa laideur; la mort me paraissait désirable, et peut-être aurais-je été à sa rencontre, si ma main portée par hasard sur ma bourse, n'avait palpé l'écu de l'honnête Bénoit : cet écu me rappella qu'il était encore quelques vertus sur la terre. Rien ne ranime le courage et la constance dans l'adversité comme de penser à la vertu; l'enthousiasme porte à l'énergie, aussi je sentis tout-à-coup mes forces et ma patience se ranimer, et je m'arrêtai pour dernière résolution à chercher de l'ouvrage dès le lendemain, présumant assez de mes talens pour croire qu'ils me procureraient la subsistance et le logement. Au moment où je me fixais à cette idée, je sentis derrière moi une

main qui pressait doucement la mienne, et qui m'attirait contre une poitrine palpitante; me retirant avec vivacité, je dis à celui qui était près de moi : assurément, vous vous trompez, monsieur ? — Je ne le crois pas, car je vous ai jugée honnête, respectable, et bien malheureuse.

Ces mots prononcés avec un accent de sensibilité, me firent regarder avec plus d'attention celui qui les prononçait, il me parut avoir cinquante ans : sa figure avait une teinte de rudesse et d'originalité tout à la fois, peu propre à inspirer de la confiance ; aussi malgré la douceur de ses paroles, je le pris pour un espion de police. Il me désabusa bientôt, en me nommant son pays, (qui se trouva être le mien,) et sa famille, que je connaissais de réputation. Le plaisir de me trouver avec

un compatriote abrégea les préliminaires du cérémonial, et il s'établit entre nous cette confiance qui diminue la peine que l'on éprouve toujours lorsqu'il faut avouer que l'on est dans une situation malheureuse. Derval m'offrit un azile chez lui avec tant de cordialité, de franchise et d'intérêt, que je l'acceptai, non seulement sans hésiter, mais encore avec l'empressement, et la reconnaissance due à un tel bienfait. Rassurée sur l'essentiel, je m'amusai avec Derval des scènes qui se passaient sous nos yeux, et que son imagination embellissait de tout le coloris de la gaieté; il avait de l'esprit, des connaissances, et après avoir passé le reste de la soirée assez agréablement, nous gagnâmes le logement qu'il avait bien voulu m'offrir.

CHAPITRE VI.

Les apparences sont souvent trompeuses.

Un appartement composé de cinq pièces, et proprement meublé, me fit présumer que Derval était dans l'aisance ; une jeune personne était venue nous ouvrir, et il lui donna ses ordres pour nous préparer à souper, et m'arranger un appartement. Pendant qu'elle se livrait à ces détails, son maître m'en fit l'éloge le plus pompeux : c'était dit-il, une demoiselle de très bonne famille dont le père, après avoir éprouvé des malheurs, lui avait confié son éducation, afin qu'elle put acquérir assez de talens pour pouvoir se soutenir

toute seule. Accoutumée à ne me mêler, en aucune manière, des affaires des autres, je ne me permis aucune réflexion, sur la confiance illimitée de ce bon père, qui mettait une fille de dix-sept ans entre les mains d'un homme, honnête sans doute, mais qu'il fallait croire bien maître de ses passions, pour ne trouver aucun inconvénient dans cet excès de confiance. Après avoir épuisé sa réthorique sur le chapitre des perfections de mademoiselle Hortense, Derval me parla de ses occupations personnelles. Il était *Professeur de morale.* Ce titre m'éblouit, il avait bon nombre d'écoliers, dont je pourrais, disait-il, surveiller une partie; et ses espérances futures portaient sa fortune au plus haut degré de prospérité, d'après la protection très spéciale, que le gouvernement devait accorder à son établissement

Ces détails ajoutèrent à ma satisfaction, je pouvais me rendre utile à mon hôte, et par là m'acquitter en partie des services qu'il voulait bien me rendre. Cette idée me plaisait, car le pain que l'on gagne n'a rien d'amer. Je ne devais pas craindre d'être à charge à Derval puisqu'il allait être riche et que je devais l'aider dans les moyens de s'enrichir; mon amour-propre et ma délicatesse se trouvant également à couvert, je me berçai d'idées flatteuses, et je gagnai gaiement mon appartement, en remerciant la providence de m'avoir procuré la connaissance de Derval, puisqu'un avenir riant et paisible en serait la suite; et me livrant au sommeil, les songes les plus agréables abrégèrent pour moi les heures de la nuit.

CHAPITRE VII.

Changement de Scène.

A mon réveil, l'attentive Hortense vint m'offrir une tasse de café à la crême; mais assez heureuse pour n'avoir jamais contracté d'habitude, même au sein de l'opulence, je ne connaissais pas ces besoins factices auxquels il est si pénible de renoncer lorsque l'indigence en fait la loi, et je refusai le café, pour manger un morceau de pain, que l'appétit fait toujours paraître délicieux. Derval vint savoir de mes nouvelles, et bannissant tout cérémonial, me pria de me regarder absolument comme chez moi, et de me croire de la famille. La petite Hortense ayant

témoigné quelques scrupules de se mettre à table avec moi, je joignis mes instances à celles de Derval pour la prier de ne rien changer à ses habitudes; mais il me parut assez étrange qu'elle se regarda comme domestique, puisqu'elle avait le titre d'élève: au reste la timidité et la modeste réserve de cette jeune personne m'en donnèrent bonne opinion. Après le déjeûner une douzaine de marmots arrivèrent, pour s'instruire des premiers élémens de la langue française; la pompe ridicule que Derval mit aux définitions les plus simples, la prétention qu'il affichait, la morgue pédantesque qu'il affectait pendant sa leçon, me firent présumer que j'étais chez un de ces charlatans littéraires, qui sentant son insuffisance, voulait s'étayer des échasses du galimathias, afin de pigmée qu'il était réellement, pa-

raître géant. J'écoutai patiemment son bavardage obscur, et tout ce que je pus obtenir de mon sang-froid, fut de ne pas éclater de rire, en voyant les grimaces grotesques qui accompagnaient chaque phrase du rétheur. Les pauvres enfans qui ne comprenaient rien à tout cet échaffaudage, jouaient furtivement, mais aux dépens de leurs doigts sur lesquels l'impitoyable Derval appliquait de grands coups de palette pour ranimer l'attention de son auditoire. Envain il chercha sur ma figure à démêler quelques marques de l'admiration à laquelle il s'attendait ; un morne silence fut tout ce que je pus lui offrir, enfin la leçon finit. Je redoutais ce moment, par ce que je prévoyais les questions dont Derval allait m'accabler sur sa manière d'instruire ; trop franche pour lui donner des louanges, qu'à mon avis il était loin de mériter, je sentais

cependant qu'il était imprudent de blesser son amour-propre. Aussi tremblante qu'un criminel qui attend son interrogatoire, je redoutais son début. Eh bien ! me dit-il, en se frottant les mains avec cet air satisfait de quelqu'un qui compte sur des succès, que dites-vous de ma manière d'enseigner ? Les autres maîtres ne font de leurs élèves que des perroquets, moi j'en fais des hommes, oui des hommes. Ils liraient cent fois Locke et Montesquieu qu'ils n'en apprendraient pas tant que dans une seule de mes leçons. Moi, qui ne voyais pas tout ce qu'il y avait de si métaphysique dans la décomposition d'un thême et l'explication de l'optatif ou du subjonctif, je continuais à garder le silence. Cela vous étonne, continua Derval; mais je me suis ouvert une route nouvelle dans le grand art d'enseigner; je n'emploie pas les mots vulgaires, les définitions usitées,

j'en ai créés, et nouveau Prométhée j'ai su dérober au génie son feu sacré ; vous verrez un de mes élèves, vous serez témoin des progrès de Mᵉˡˡᵉ. Hortense ; mais au reste vous m'avez entendu et cela doit vous suffire pour me juger.-Hélas, mon jugement était déjà tout porté dans l'intérieur de ma pensée. J'avais cru d'abord Derval pédant, mais je vis bientôt qu'il était un peu fou. Cette découverte dissipa dans un instant les fumées illusoires des espérances que j'avais concues, j'éludai adroitement de donner mon avis, observant à Derval que l'on ne pouvait prononcer sur une méthode nouvelle, qu'après l'avoir approfondie. Il fallait de l'encens à mon hôte, je ne lui en donnais point, et chacun de notre côté nous commençâmes à rabattre de la bonne opinion que nous avions conçue l'un pour l'autre.

CHAPITRE VIII.

Tout ce qui reluit n'est pas or.

Les offres que Derval m'avait faites perdirent singulièrement de leur chaleur, lorsqu'il vit que je n'étais pas enthousiaste de sa méthode. Incapable de feindre une admiration que je n'avais pas, je fis en sorte de l'en dédommager en me rendant réellement utile : les soins que je donnai à la surveillance de ses écoliers le flattèrent. L'honnêteté avec laquelle je parlais à Melle. Hortense, lui fit plaisir, et me regardant comme une profane qu'on ne devait pas encore initier aux sacrés mystères; mais dont les yeux pourraient se dessiller un jour, Derval

prit le sage parti de ne plus m'entretenir de sa chimère favorite, j'y gagnai un peu de repos, et de l'ennui de moins. Les jours s'écoulaient ainsi assez tranquillement : mes monotones occupations m'auraient ennuyée, si leur but n'avait pas été utile ; mais cette consolante réflexion *je ne suis pas à charge* prêtait des charmes aux choses les plus insipides. Je vis un matin Hortense toute en larmes, et Derval très maussade. Ma présence paraissant les gêner, je me retirai dans ma chambre, mais à travers les bruyans éclats d'une violente colère, je distinguai qu'il était question de réclamations très pressantes de la part du boucher et du boulanger. Cette découverte m'effraya. Hélas, me dis-je, serais-je donc dans le cas d'ajouter à la dépense de quelqu'un qui ne peut pas suffire à la sienne ? Je me promis de

savoir ce qui en était. La querelle appaisée, Derval sortit ; et Hortense cédant à mes pressantes sollicitations, m'avoua, en rougissant, la cause de son chagrin : endetté de tous côtés, Derval ne savait où trouver de quoi payer une partie de ses créanciers. Les écoliers payaientd'avance, mais tout était mangé. — J'ajoute donc encore à vos peines, lui dis-je, la larme à l'œil ? — Non madame, c'est toujours comme cela avec M. Derval, il n'a point d'ordre et tout s'en ressent.

Je vis qu'il ne me restait qu'un parti qui était de chercher de l'ouvrage, et de travailler de manière à pouvoir payer ma nourriture à Derval; car quelque désagréable que me devint cet azile, il m'était impossible de penser à le quitter. Je sortis, en rêvant au genre d'occupa-

tion qui pourrait me convenir; j'étais si fort absorbée dans mes réflexions que je me heurtai contre l'étalage d'une boutique. Une marchande de la figure la plus intéressante me pria avec honnêteté d'entrer, pour me remettre de la frayeur que le coup m'avait fait éprouver. Je la remerciai, en acceptant son offre, et jettant les yeux sur l'intérieur de la boutique, je vis qu'elle était composée de bonnetteries; des gilets de tricot élastiques, me suggérèrent l'idée d'adopter ce genre de travail; et je demandai de suite à la marchande si elle voulait m'employer. Savez-vous faire me dit-elle les camisoles; les spencers? Je sais, tout faire, répondis-je avec vivacités donnez-moi de l'ouvrage, et vous verrez mes talens. La présomption de ma réponse fit sourire la jolie marchande, qui consentit cependant

à prendre mon adresse, et me promit de l'occupation. Me voilà donc satisfaite d'avoir trouvé à travailler puisque c'était un moyen de subsister. De ma vie, je n'avais manié les énormes aiguilles propres à ce genre de travail; mais lorsque j'en eus fait l'emplette, je rentrai chez Derval, plus fière qu'un ancien guerrier, qui pour prix de ses anciens services est décoré du bâton de Maréchal de France.

CHAPITRE IX.

Le Maître de grammaire.

DERVAL avait parmi ses écoliers le neveu d'un banquier ; mais si les honnêtetés que l'on faisait à l'instituteur avait pour but de le stimuler en faveur de son élève, elles n'allaient pas jusqu'à l'encourager à demander quelques emprunts, qui auraient parfaitement convenu à sa situation : cependant, de tems en tems, quelque bon dîner restaurait les poumons affaiblis du grammairien, contraint depuis un peu de tems de ne boire que de l'eau, par suite de la pénurie d'espèces. Un jour que le vin de Bordeaux du banquier avait échauffé le cerveau de Derval,

après avoir vanté sa méthode, selon sa coutume, pour en démontrer la bonté par la pratique, il soutint qu'au bout de trois mois, il se faisait fort d'apprendre à l'être le plus ignorant à lire à écrire, l'orthographe et les élémens de la langue. L'incrédulité du banquier enflamma son zéle; voulant s'en tirer à son honneur et gloire, il offrit de parier vingt-cinq louis, si on lui fournissait un sujet convenable. Une femme mulâtre, mais douée des plus belles proportions, fut proposée par le banquier, et acceptée par Derval. Dès le lendemain de la gageure, on commença le grand ouvrage et je fus chargée de développer l'intelligence de la jeune américaine. Je prévis du premier coup d'œil que les vingt-cinq louis de Derval étaient furieusement compromis; mais comme il tenait encore plus à sa gloire qu'à

un argent qu'il n'avait pas la possibilité de payer, je me gardai bien de l'irriter en lui faisant craindre l'impossibilité de réussir. La pétulance du maître égalait celle de l'écolière, et souvent lorsque Derval avait épuisé toutes les ressources de son habileté pour convaincre Zozo *qu'aimer* était une *action* et par conséquent un *verbe*, la petite folle terminait la leçon par dire : *moi entendre, moi pas comprendre monsieur le maître ; oreille être bon à moi et cervelle mauvais.*

Déjà deux mois s'était écoulé sans que l'étourdie put distinguer un *o* d'un *u*, ou que sa main traça autre chose que des pleins. Son intelligence rejettait bien loin toutes les définitions que Derval trouvait si lumineuses, et je m'étonnais que la fougueuse impétuosité du maître ne

s'irrita point du peu de progrès de l'écolière ; je commençais même à espérer que peut-être l'habitude de réfléchir, parviendrait à dompter ce caractère indomptable; mais le phénomène ne tarda pas à m'être expliqué d'une manière moins satisfaisante. Sous pretexte de mieux fixer l'attention de Zozo, Derval s'enfermait dans ma chambre avec elle pour lui donner ses leçons; et pendant ce tems je surveillais la classe avec Mlle. Hortense. Un jour une hémoragie subite me dérangea de mon occupation, j'allai à ma chambre chercher un mouchoir : la crainte de faire du bruit et de distraire le maître et l'écolière, me fit prendre des précautions pour ouvrir ma porte, sans interrompre personne ; mais quel fut mon étonnement en voyant Zozo qui jusqu'alors n'avait pas pu décliner, conjuguer avec une

facilité étonnante. Ses yeux enflammés ne laissaient aucun doute sur le succès du démonstrateur, et je l'entendis prononcer bien distinctement: moi bien mieux aimer cette leçon que l'autre, moi bientôt devenir savante beaucoup pour plaire à vous. Témoin, sans le vouloir, indiscrette sans intention, ma position était réellement embarrassante, je quittai avec la même précaution la porte du sanctuaire où la philosophie rendait hommage à la nature, et je revins à mon poste, bien convaincue, que de toutes les siences, celle de l'amour est la plus facile à apprendre. Le terme de sa gageure expiré, Zozo convainquit le banquier qu'elle avait la conscience trop timorée pour lui faire perdre vingt-cinq louis, mais que si elle avait voulu elle aurait appris. Elle jura même sur son fétiche favori

que M. Derval était un grand habile maître, et d'après un serment aussi désintéressé la gageure fut regardée comme nulle et non avenue.

CHAPITRE X.

Le masque tombe.

L'AVENTURE de Zozo avait laissé dans mon esprit une impression très défavorable à monsieur le professeur de morale, et je cherchai à me procurer par mon intelligence des ressources plus réelles que celle de l'azile qu'il m'accordait. Ma marchande bonnetière m'avait tenu parole, et au plus bas prix possible je lui promis toutes sortes d'ouvrages. Mon adresse me fit si bien deviner toutes les finesses du grand art du tricot, que c'est à moi que Paris doit, s'en douter, les formes les plus agréables des gilets, camisoles et spencers élastiques. En tra-

vaillant comme un forçat je gagnais vingt sous par jour ; j'en versais quinze dans la caisse de Derval, et notre ordinaire se ressentait agréablement de ce suplément de finance ; mes forces s'épuisaient, mais cela m'importaient peu, on ne doit compter les heures de la vie que par leur utilité ? pour avoir moins froid, car nous étions sans feu, je tricotais dans mon lit jusqu'au moment où la classe commençait ; alors je me livrais au double emploi de faire répéter les écoliers et de poursuivre mon ouvrage. Un jour plus actif qu'à son ordinaire, Derval entra de très bonne heure dans ma chambre, il s'approcha de mon lit, me demanda de mes nouvelles avec intérêt, et peu à peu animant la conversation lui donna une tournure légère qui me surprit. Je lui en témoignai mon étonnement, il en rit, et m'expliqua ses prétentions

prétentions d'une manière si claire, que joignant le geste à la parole, je fus obligée de reprimer ses entreprises de la même manière, et je lui appliquai un vigoureux souflet. Surpris de la pétulance de mes repliques, Derval me parla avec aigreur; j'essayai de le ramener aux principes d'honnêteté dont il n'aurait pas dû s'écarter, mais il répondit avec emportement que quand on ne pouvait pas payer son loyer en argent, on le payait de sa personne. Je vous remercie lui dis-je, votre conduite me dégage des liens de la reconnaissance; car avec un homme tel que vous ce serait un fardeau insupportable; ce soir vous n'aurez plus à ma faire le reproche humiliant de vous avoir quelques obligations. Hortense en entrant termina ce colloque, et m'étant hâtée de me lever, je quittai cette odieuse maison, n'ayant pour

richesse que vingt-trois sous et mes aiguilles, et m'étant dispensée sans scrupule des adieux et des remerciemens que dans toute autre circonstance j'aurais dû à Derval; je me trouvai encore sans azile.

CHAPITRE XI.

Nouvel embarras.

J'AI remarqué que toutes les fois qu'on avait la certitude de travailler, l'esprit était bien moins soucieux, fut-on sans argent; aussi j'allai chez mon aimable bonnetière lui faire part de mon embarras, avec la ferme persuasion qu'elle m'aiderait à en sortir; elle me conseilla de louer un cabinet garni et m'en indiqua un près de sa boutique, une vieille à mine renfrognée, me le fit voir; il était au sixième étage, et l'on me demanda quinze francs par mois; je n'avais pas le tems d'hésiter et je l'arrêtai; mais j'ignorais que les us et coutumes des hôtels garnis étaient de faire

payer la quinzaine d'avance, ma nouvelle hôtesse me l'apprit avec beaucoup de dureté, mes vingt-trois sous lui firent hausser les épaules, et je me serais trouvée dans le plus cruel embarras, si je n'avais pris le parti de conduire ma récalcitrante vieille chez ma marchande, qui répondit obligeamment de la dette que j'allais contracter. Cette première et utile formalité remplie, il me fallut décliner, mes nom, prénoms, âge et profession pour les inscrire sur un régistre; lorsque j'en fus à l'article de la profession, ne sachant trop comment l'expliquer, je dis *tricoteuse*, ce qui fit beaucoup rire ma simpiternelle, qui sans doute attachait à ce mot une idée bien éloignée de ma pensée et de la vérité; enfin on me permit de prendre possession de mon nouveau logement: j'eus bientôt fait la revue des meubles qui l'em-

bellissaient. Un grabat étroit et sans rideaux, une chaise vermoulue, un très petit débris d'une glace de quinze sous, tels étaient les objets précieux qui reposaient sous ma garantie ; ce ne fut pas cet appareil de misère qui m'arracha des soupirs, depuis longtems j'avais endurci mon ame contre toutes les privations, depuis longtems j'avais cherché à bannir de ma mémoire le souvenir des jouissances que le luxe de l'opulence m'avait procurées autrefois; mais à peine fus-je entrée dans le grabat, que pour me hâter d'acquitter mon loyer, je me mis à travailler à la sombre lueur d'une chandelle de deux sous. C'est là où mes réflexions prirent une teinte lugubre et déchirante ; cet isolement pénible où je me trouvais, comparé aux douces caresses que je recevais journellement d'une mère adorée ; ces chagrins sans consolations, moi

qui trouvais toujours auprès d'un époux tendrement aimé les conseils de la sagesse ou les consolations de la philosophie; toute félicité semblait disparaître pour moi; et l'avenir ne m'offrait qu'une carrière douloureuse; j'avais trente deux ans, une santé vigoureuse quoique épuisée par les chagrins et les privations, que d'années douloureuses se présentaient à mon imagination désolée? Ah, m'écriai-je dans mon désespoir, maudit soit l'amour de la nouveauté, qui en amenant une révolution, a bouleversé toutes les fortunes et précipité dans l'abîme une multitude de familles! Amour-propre insensé qui m'a fait croire à la sincérité des témoignages d'attachement que de faux amis me prodiguaient!... délirante présomption qui m'a fait essayer plus que mes forces ne pouvaient supporter!... Devoirs chimériques à qui

j'ai tout immolé ... que sont devenus vos séduisans prestiges ? Je vois leur fausseté dans toute sa laideur ; je suis victime, et peut-être déchirée actuellement par ceux qui étaient mes adulateurs, on ignore que je me suis sacrifiée ; hélas, quelle main bienfaisante viendra essuyer mes larmes ? Quelle ame compatissante guérira les blessures cruelles que ma sensibilité éprouve ? Ainsi je fatiguais l'air de mes inutiles gémissemens ; les murailles insensibles à ma douleur, répétaient sourdement les sanglots qui m'échappaient, et un voisin, dont je n'étais séparée que par une mince cloison, ennuyé sans doute de mes douloureuses jérémiades, s'étant écrié : *au diable la pleureuse* ! ajouta l'effroi aux sensations pénibles qui asservissaient déjà toutes mes facultés. Je sus me taire, et c'était beaucoup ; mes couvertures

recélèrent silencieusement mes larmes, et mes yeux fatigués succombèrent au sommeil : des songes pénibles remplacèrent mes tristes réflexions; mais, à mon réveil, un peu calmée par le repos que j'avais pris, je m'occupai non de prévoir l'avenir, mais d'éloigner, autant qu'il était possible, le souvenir du passé.

CHAPITRE XII.

Il faut savoir s'accoutumer à tout.

APRÈS avoir essuyé les traces des larmes que de douloureux souvenirs m'avaient fait répandre, j'appellai à mon secours le courage et la raison; j'avais besoin de l'une pour me consoler des privations que la nécessité allait m'imposer, et le courage devait soutenir mes forces, car un être faible obligé de devoir son existence à son travail, tandis que sa jeunesse s'est écoulée dans le repos et la jouissance de tous les plaisirs, est réellement bien plus à plaindre que l'artisan accoutumé dès l'enfance à des travaux pénibles. Adorer en silence les ordres de la pro-

vidence, est déjà un grand pas de fait dans la carrière du malheur, et qui aide à le supporter plus facilement; et ce n'est pas sans doute sans une prévoyante bonté que notre bienfaisante religion a mis au nombre de nos plus stricts devoirs, la vertu de l'espérance, car en effet, du moment que l'on se livre à cette douce idée, le sentiment du malheur s'éloigne par dégrés, et se trouve remplacé par une confiance absolue aux volontés de celui qui nous a jettés dans cette vallée passagère, non pour être malheureux (cette pensée serait un outrage envers la divinité, mais pour supporter des épreuves qui doivent faire ressortir l'énergie de nos facultés. Je me soumis donc sans murmure.

Le lieu de mon habitation était un hôtel garni, appellé la *Corbeille Galante*, situé dans un des quartiers

les plus renommés de Paris. Les trois premiers étages n'étaient destinés qu'aux voyageurs riches, qui pouvant faire des sacrifices en faveur de la situation, ne regardaient pas à quelques louis de plus par mois, pour jouir du voisinage des spectacles et des promenades; les trois autres étages étaient loués par la vieille qui m'avait reçu, ils étaient occupés par de pauvres diables, qui, comme moi n'avaient pas le moyen de se placer aux premières loges; des poëtes, des auteurs, des commis reformés absorbaient la totalité du long et étroit corridor, dont ma cellule faisait partie, on pouvait presque juger des succès de l'auteur par le numéro de sa chambre, tel tragédien logeait au numero six, qui racontait pompeusement à ses tristes et envieux voisins que la plus belle de ses productions était jouée sur six

théâtres de Paris, alors un soupir échappait à l'auditoire; et comme l'amour-propre se glisse partout, à l'aide de son prisme flatteur, j'ai vu plus d'un compositeur d'opéras comiques compter ses lauriers par les coups de sifflets qu'il avait essuyés, et prononcer sans appel que les parterres des théâtres Feydeau et Italien n'étaient composés que de cabaleurs à qui il était glorieux de déplaire.

Ma fenêtre ayant vue sur la cour, me mettait à même de voir les nouveaux venus, et d'être le témoin discret de tout ce qui se passait, je ne fus pas long-tems sans être à même de recueillir quelques anecdotes qui m'ont paru pouvoir distraire le lecteur de la contemplation de mes peines.

CHAPITRE XIII.

Quelle était la maîtresse de l'hôtel ?

LORSQU'ON se propose de peindre un tableau, l'art des détails n'est pas le moins nécessaire au peintre ; si la peinture parle aux yeux, l'art d'écrire qui est la peinture de l'ame doit frapper l'imagination et la transporter près des objets dont on désire l'occuper ; les descriptions sont donc aussi nécessaires aux auteurs, que les détails le sont aux peintres. D'après cette courte apologie de mon goût favori, j'entre en matière et commençant par la maîtresse de l'hôtel, j'invoque le génie du goût, et surtout celui de l'art de plaire pour

que tous deux viennent guider ma plume dans un travail aussi important.

Mᵉ. Forel à l'âge de quarante ans conservait quelques restes d'une ancienne beauté que plus d'un amateur avait jadis appréciée; depuis quatre ans elle jouissait des douceurs du veuvage, et n'oubliait son titre d'unique maîtresse de l'hôtel qu'en faveur de la Rose, valet de confiance, qu'à ses formes musculeuses on eut pris pour Hercule, s'il n'avait pas eu les couleurs délicates d'Adonis. Mᵉ. Forel avait toute confiance en la Rose, qui par les complaisances les plus soutenues s'efforçait d'en mériter la continuation; assidu auprès de sa maîtresse, dès que le service de l'hôtel lui laissait quelques momens de liberté il les consacrait à la dame de ses pensées, qui de son

côté semblait deviner les goûts du beau la Rose afin de les satisfaire, ainsi l'amour et l'intérêt avaient cimenté ces nœuds que l'on aurait pris pour ceux de l'hymen, s'ils eussent été mêlés de quelques épines. Figurez-vous donc Me. Forel constamment assise dans sa salle, dont une porte donnait dans la cour et l'autre sur la rue ; serrant négligemment une prise de tabac entre le pouce et l'index ; jettant un coup d'œil inquiet tantôt sur les voitures qui passaient, tantôt sur le beau la Rose que le service de la maison lui dérobait depuis quelques heures, et qu'une jeune négresse lutinait dans la cour ; voyez l'agitation de son sein volumineux qu'un mouvement de jalousie soulève précipitamment ; la négresse vient d'embrasser la Rose, serait-il infidèle ? C'est une question que la pénétration de l'amour veut en vain

approfondir ; à l'instant où Me. Forel s'élançait de son fauteuil pour aller réprimer l'audace entreprenante de l'Africaine, une superbe voiture fit jaillir le feu sur le pavé de la cour, deux chevaux anglais conduisaient la berline, elle s'arrête, et aussitôt les calculs amoureux cèdent le pas aux calculs d'intérêt ; l'avarice spéculative de Me. Forel fut tellement chatouillée par l'apparition subite du fringant équipage que sa physionomie qui s'était rembrunie à l'aspect du baiser dérobé, prit tout de suite une teinte de satisfaction faite pour décider l'opulent voyageur à donner la préférence à son hôtel ; — *gli appartementi sono egli bellissimi signora* ? Accoutumé au baraguoin de différens pays; Me. Forel devina sans peine que, pour répondre à propos, il fallait faire une description pompeuse des agrémens réunis dans son hôtel.

hôtel ; et son éloquence persuada si facilement l'italien, qu'il donna ordre à son cocher de mettre les chevaux à l'écurie ; descendant avec l'aide de son valet de chambre et de la Rose, il parcourut les plus beaux appartemens, en arrêta un de vingt louis par mois, sans que le prix lui parut trop élevé

CHAPITRE XIV.

Ne vous lassez pas des portraits.

Le nouveau venu, âgé à peu-près de cinquante ans, était italien et se faisait appeller le comte de *Belforni*: sa taille était haute, mais peu proportionnée, ses yeux noirs ombragés d'un sourcil très épais, son teint bazané, et enfin une figure très prononcé lui donnaient assez de ressemblance avec les magiciens de l'antiquité, et en cas de besoin il aurait fort bien pu évoquer l'ombre de Samuel; peut-être la destinée l'avait-elle reservé pour jouer un rôle important dans la nombreuse secte des crédules et des sots; quels que fussent ses projets du moment,

Belforni était trop accoutumé à jouer les grands airs, pour négliger un moyen aussi puissant sur l'esprit des dupes, aussi s'étendant nonchalamment sur un canapé, un geste protecteur apprit à Me. Forel, qu'elle pouvait satisfaire deux de ses passions favorites, le bavardage et la curiosité; elle s'assit, après avoir arrangé des coussins sous la tête de l'étranger, frotta ses mains avec satisfaction et passant en revue tous ceux qui logaient chez elle, si la vérité n'eut pas toujours part à ses portraits, la médisance ne put pas lui faire le même reproche; Les femmes surtout, ne furent point épargnées; ici, c'était une veuve charmante, que l'on assurait très-sage, et puis le perfide *Mais* se glissait dans le récit, de manière à faire comprendre au comte, qu'il pourrait trouver jusqu'à la ressource des dis-

tractions dans l'hôtel de Me. Forel. Après avoir épuisé tout ce qu'elle avait à dire, ses yeux moitié suplians, moitié interrogateurs semblaient demander à Belforni un léger retour de complaisance ; mais peu disposé à parler pour l'instant, il annonça le besoin de faire la sieste, ce qui força la curieuse hôtesse à quitter l'appartement, tout aussi peu avancée qu'au moment où elle y était entrée, ses batteries se dressèrent alors du côté du valet de chambre, persuadée par l'expérience encore plus que par la théorie, qu'un valet quelque fidèle qu'il fut, éprouvait trop fortement le besoin de parler pour que l'on n'en tira pas quelques lumières sur ses maîtres, leurs facultés et surtout leurs faiblesses, mais ici la prévoyance de Me. Forel fut encore en défaut, car Paolo, valet de chambre du comte, était si

timide, qu'il n'ouvrait la bouche que pour dire *oui* et *non*, et la série de questions que l'impatiente hôtesse avait à lui faire, était trop longue pour qu'elle se contenta de réponse par monosyllabes, il fallut donc remettre à un moment plus prospère, le besoin de tout savoir, et de tout deviner, on laissa Paolo pour commencer un interrogatoire plus intéressant avec le bon la Rose sur le baiser dérobé. Il se disculpa facilement sur la part qu'il pouvait y avoir eu, en en dérobant cinq ou six à sa maîtresse, toujours disposée à l'indulgence, lorsqu'il s'agissait de recevoir des preuves justificatives de la fidelité de son la Rose ; elle se prêta donc à tous les raisonnemens qu'il lui plut de faire, pour la convaincre sans réplique de son innocence. La Rose avait une éloquence simple, mais mâle et vigoureuse, Me. Forel, a

mait la paix et les bons procédés ; aussi le petit nuage fut-il promptement dissippé et remplacé par le plus beau jour.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut aux étrangers.

Le lendemain de son arrivée, Belforni accoutumé aux procédés d'usage envers les gens riches, était bien sûr que l'hôtesse préviendrait son invitation, et que le premier coup de sonnette qui annoncerait son réveil lui amenerait l'active et obligeante Me. Forel, il ne se trompait pas ; à peine eût-il commandé son chocolat que la veuve parut dans un négligé galant, demanda à monsieur si rien n'avait manqué dans l'appartement, si le lit lui avait paru bon, etc. Chaque question ayant mérité une réponse affirmative, la con-

versation prit un autre tour ; le besoin de parler étant égal, il était tout simple que les interlocuteurs se missent à leur aise. — Paris est une ville charmante pour les étrangers ? — Oui signora, mais il s'y fait un tapage épouvantable et la nuit même on ne saurait y goûter du repos. — Quoi ! votre sommeil aurait-il été troublé ? Si le projet de monsieur est de séjourner ici quelque tems, je pourrais lui arranger un appartement au fond de la cour, qui serait beaucoup plus tranquille. — Je tâcherai de me fair ce bruit, j'avoue même qu'il m'aurait paru bien moins insupportable, si quelque beauté.... — Monsieur est-il marié ? — Oui et non.—J'entends ; quelques jolies maîtresses que M. le Comte à laissées dansson pays, mais à Paris il est si facile de les remplacer, car dans l'absence, la fidélité n'est plus

plus une vertu mais une duperie.

En disant ces mots, Me. Forel mentait à sa conscience, car ayant entendu dans la cour, la négresse qui agaçait la Rose ; sans respecter la bienséance, sa jalousie la fit courir à la fenêtre pour voir ce qui se passait ; mais fatigué des raisonnemens de la veille, et n'étant pas disposé à faire chaque jour un pareil cours de logique, la Rose bouda et laissa folâtrer toute seule la beauté africaine. Rassurée alors, Me. Forel vint reprendre l'intéressante conversation avec le comte, à qui cette brusque interruption avait fait froncer le sourcil. Mais appuyant ses excuses sur la sollicitude d'une bonne ménagère, le dialogue se rétablit ainsi. — Nous disions, ce me semble, que si M. le Comte voulait réparer les privations de l'absence cela serait facile. — Et comment cela signora ? Serait-ce vous

qui voudriez bien prendre la peine de me consoler ? Alors je me sentirais un grand penchant à l'infidélité. — Monsieur s'amuse, sans doute; et je sais bien qu'à mon âge, d'ailleurs ce que j'ai promis au pauvre défunt... (un mouchoir essuya des larmes qui ne pensaient guères à couler.) Mais dans cette maison il y a un ange de beauté, et de sagesse. — Jeune ? — Vingt-six ans. — Riche ? — Eh non. — Seule ? — Oui. — Où est-elle ? Comment se nomme-t-elle ? Peut-on la voir ? Aller chez elle ? — Et là, là calmez-vous; comme monsieur prend feu ; tout cela sera possible, vous dis-je, pourvu que vous soyez sage, discret et surtout généreux. Des malheurs ont plongé cette jeune veuve dans une position peu aisée, elle s'appelle Me. de Gercy, ne voit personne, mais comme sa confiance en moi est très

grande, je crois pouvoir vous assurer qu'avec mon intelligence nous en viendrons à bout. Une observation qui n'échappera pas sans doute à mes lecteurs puisque je l'ai faite moi-même, c'est que la demi-certitude que Me. Forel avait, de devenir un être nécessaire à Belforni, avait déjà diminué de beaucoup les formules respectueuses qu'elle avait employées primitivement; d'abord elle s'était exprimée à la troisième personne, ensuite à la seconde, et bientôt elle ne fait plus qu'un avec l'étranger; ainsi le besoin éloigne les formalités, le plaisir surtout, rapproche les distances; Belforni imposant silence à sa vanité, entretint Me. Forel, de ses prétentions et de ses espérances, et surtout de l'étendue de sa gratitude, il ne dédaigna pas de la consulter sur les moyens de réussir, l'hôtesse pro-

mit ses bons offices, vanta son habileté en pareille matière, et reçut en échange l'assurance des plus brillantes récompenses si le but désiré était atteint ; on se sépara après s'être fait des protestations mutuelles du dévouement le plus absolu.

CHAPITRE XVI.

Qu'était-elle ?

MADAME de Gercy, veuve depuis deux ans d'un militaire qui avait servi son pays, avec plus de distinction que de profit, avait été obligée de prendre un logement extrêmement modeste pour venir solliciter à Paris la pension, à laquelle les services de son mari lui donnaient des droits réels; aimable sans prétention, honnête sans flatterie, peu riche, sans faste et sans jactance, Me. de Gercy comptait sur son bon droit pour réussir, en cela elle se trompait; elle ignorait le dédale de la bureaucratie, n'invitait

point de commis à diner, ne payait pas les valets de chambre des chefs, ne prodiguait de louanges à personne, et ne savait pas attendre respectueusement des heures entières dans l'antichambre de la maîtresse du ministre, aussi ses réclamations n'avaient encore eu aucun succès, elle était inscrite et non payée; sa bourse s'épuisait malgré son économie, et plus d'une fois la curieuse Me. Forel, avait lu sur les traits de son aimable locataire, l'inquiétude attachée au manque de finance; c'était d'après ces observations, que l'hôtesse avait bâti son plan, sa cupidité ne devait rien négliger pour lui assurer un entier succès, nous verrons bientôt si elle fut trompée dans ses espérances. Point d'anticipation sur l'avenir, c'est moi qui tient la lanterne magique, les verres

ne vous seront présentés, messieurs, que dans l'ordre que ma mémoire et ma volonté ont décidé.

Il était essentiel que Me. Forel pressentit les dispositions de l'aimable veuve, aussi par une prévenance qui ne lui était pas ordinaire depuis que madame de Gercy ne lui commandait plus de chocolat le matin, l'hôtesse hasarda une visite matinale, Me. de Gercy étonnée jetta les yeux sur son *agenda* pour voir si l'époque du paiement de son loyer était échue, et vit à sa grande satisfaction qu'il lui restait encore huit jours de tranquillité. Accoutumée à l'ordre, elle n'aurait pas voulu, pour tout au monde, se trouver en retard avec une femme de l'espèce de Me. de Forel, aussi reprenant tranquillement la broderie qui lui était échappée à

l'arrivée inatendue de son hôtesse; madame de Gercy attendit qu'elle lui expliqua le motif de cette visite; quoique de la province, Me. de Gercy avait ce tact, que les parisiennes s'approprient exclusivement, elle ne tarda pas à démêler à travers le bavardage de Me. Forel, qu'il y avait dans cette bienveillance factice, un but quelle ne pouvait encore démêler, mais cette présomption augmenta sa réserve : envain Me. Forel parla du nouvel arrivé; on garda le silence; de son opulence, on bailla; des airs de qualités qu'il se donnait, ce qui prouvait évidemment qu'il était grand seigneur, Me. de Gercy demanda l'heure qu'il était, ayant une course indispensable à faire dans la matinée; pour le coup l'hôtesse fut forcée de laisser incomplet le chapitre des perfections, richesses, etc. de M. Bel-

forni, et piquée de rencontrer une femme qui n'était, ni curieuse, ni bavarde, ni envieuse, elle abandonna la partie, ou du moins la remit à un tems plus favorable.

CHAPITRE XVII.

L'amour ne perd jamais ses droits.

BELFORNI désirait, il était corrompu ; accoutumé à trouver des beautés faciles, il ignorait la différence des plaisirs attachés à la possession qu'une préférence délicate accorde, a des voluptés qu'un peu d'or paye, auquel le sentiment n'a jamais part, et que le répentir accompagne presque toujours ; on lui avait vanté la beauté de l'aimable veuve, son imagination exaltée avait encore ajouté au tableau, et son sommeil avait souffert des interruptions par les objets enchanteurs que ses songes lui avaient apportés ; dès le matin, le col tendu, l'œil au guet, Belforni attendait à

son balcon, qu'une nymphe traversa la cour, et qu'un regard de Me Forel lui indiqua la divinité, qu'il se plaisait à embellir de tous les charmes. Enfin cet instant arriva; une jeune femme de la tournure la plus noble, et dont le regard est imposant, s'arrête dans la cour, appelle la Rose, demande une voiture, et se promène sous le vestibule en attendant le retour du commissionnaire; un geste indicateur de l'hôtesse désigne à l'impatient étranger la victime qu'on lui a promise; Belforni avide de beauté, reste muet d'étonnement en contemplant l'intéressante de Gercy, ses désirs se métamorphosent en respect, sa vivacité en amour, et sa curiosité en admiration, ainsi les grâces et la décence sont toujours sûres du culte qu'on leur doit, et si l'impudente effronterie ose quelquefois lutter avec

elles, la victoire n'est pas long-tems douteuse. A peine Mᵉ. de Gercy fut-elle montée en voiture, que descendant avec empressement, Belforni courut auprès de l'hôtesse, cette fois ci les rôles changèrent ; ce n'est plus l'insinuante Forel, qui épie d'un air soumis l'impression que feront sur l'étranger opulent, ses récits encourageans ; c'est au contraire le voyageur empressé qui flatte et caresse Mᵉ. Forel pour en obtenir ses bons offices, près de la beauté, dont la démarche seule le séduit et l'enflamme, *Signora*, lui dit-il, *è un angelo*; et l'hôtesse de sourire de se rengorger. *Elle est bien*, répondit-elle, presqu'avec indifférence ; elle voyait les passions les plus impétueuses mises en jeu, elle sentait que le stimulant le plus puissant était de faire naître quelque obstacle, cependant pour encourager le riche libertin, elle parla

légèrement de sa visite, laissa entrevoir la crainte que l'aimable veuve ne contractât quelqu'engagement ; cette crainte était fondée, disait-elle sur l'air de préocupation de la belle dame, sa position génée; et le parti qu'elle ferait bien de tirer des avantages que la nature lui avait accordés, mais ajouta-t-elle d'un air protecteur : si je m'en mêle !... ma chère hôtesse, interrompit vivement Belforni, veillez, je vous conjure, à ce qu'aucune négociation contraire à mes projets ne s'exécute ; je croirai vous devoir la vie, si par vos soins j'obtiens la *bellissima* ; je vous établis mon plénipotentiaire, et pour gage du traité recevez ce diamant, alors tirant une très-belle bague de son doigt, il la passa galamment à celui de Me. Forel, toute enchantée de posséder un solitaire supérieurement monté, et qu'elle croyait de la

plus grande valeur ; l'hôtesse redoubla mentalement ses vœux pour parvenir à ses fins. Que serait devenu cette ferveur si elle avait su que ce brillant, qui la séduisait si fort, serait pour elle une source de chagrins cuisans ?

On se sépara très bons amis, une légère inclination de tête de l'hôtesse, un serrement de main affectueux de la part du voyageur, remplacèrent les démonstrations respectueuses d'une part, et protectrices de l'autre, qui avaient suivi l'arrivée de Belforni.

CHAPITRE XVIII.

Chacun fait ses conjectures.

En observant l'intime assiduité qui s'établissait, entre l'italien et Me. Forel. Le bon la Rose, se mêla aussi de faire ses calculs ; il s'était bien impatienté quelquefois des protestations réiterées, que sa maîtresse exigeait de lui, mais à part la fatigue, il trouvait un certain agrément à pouvoir espérer entrer un jour en possession complette du fonds de l'hôtel, par les avantages matrimoniaux qu'il espérait faire signer à Me. Forel. En attendant il ne fesait de la besogne journalière, que ce qui lui plaisait. Une bonne table, de bon vin alimentaient ses forces et satisfaisaient sa sen-

sualité, que deviendraient ces avantages, si une nouvelle fantaisie venait expulser l'ancien favori. Mᵉ. Forel avait près de la quarantaine, mais elle avait des formes bien conservées, et un amateur pouvait encore trouver près d'elle, des distractions précieuses ? A toutes ces réflexions s'unissait encore un grain de jalousie. La Rose n'était pas amoureux, mais, dans toutes les classes l'amour-propre trouve toujours une entrée. Suivant donc à la fois l'impnlsion de son intérêt, et peut-être sans y penser celui de son cœur, la Rose doubla d'attentions et de bons procédés envers sa maîtresse: tout entier à ses pensées, la négresse n'obtint plus de lui même le plus léger coup d'œil; et son attention se porta sur l'italien, et ses démarches. Malgré ses savantes combinaisons; Mᵉ. Forel n'aurait pas donné son la Rose, pour le monde

monde entier, encore bien moins pour les promesses présentes et futures de Belforni, et quoiqu'enchaînée dans un dédale de tentatives, de projets et de démarches, elle n'en fut pas moins sensible au redoublement d'attentions de son bien-aimé; cela la décida même, autant que le besoin de parler, à le rendre confident du plan de l'importante négociation : assuré par cette découverte que ses espérances n'étaient point compromises, la Rose reprit sa sérénité habituelle, et l'air favori qu'il sifflait tous les matins, fut de nouveau transmis aux échos de la *Corbeille Galante.*

CHAPITRE XIX.

Les oiseleurs ne tendent pas toujours bien leurs filets.

BELFORNI impatient, n'écoutait qu'avec peine les mesures de prudence que Me. Forel combinait dans sa sagesse; il voulait offrir, envahir, ou obtenir; la présomptueuse hôtesse, en lui promettant des succès certains, avait calculé d'après ses désirs, la position de Me. Gercy et l'idée pratique qu'elle s'était formée de la vertu des femmes; ses désirs étaient les mêmes, mais la sage économie de Me. de Gercy, mettait toutes ses batteries en défaut : les

mois étaient payés avec la plus grande exactitude, pas la plus petite dette de contractée, c'était réellement une femme désespérante; fatigué de ces obstacles, l'audacieux Belforni résolut à la fin d'avancer lui même son entreprise; moins étranger à Paris, que Mᵉ. Forel ne le croyait, il avait plus d'un local à ses ordres, il commença par prendre les renseignemens les plus précis, sur les liaisons de Mᵉ. de Gercy, ses courses habituelles, ses plaisirs et ses goûts. Au rang de ces derniers, était un amour extrême pour la peinture, les chefs-d'œuvre du muséum recevaient souvent le tribut d'admiration que Mᵉ. de Gercy croyait leur devoir; mais une multitude de cabinets particuliers contenaient aussi des morceaux qu'elle aurait été bien satisfaite de pouvoir

admirer ; c'est sur ce goût peut-être un peu exalté que Belforni forma son projet. Un jour où Me. de Gercy livrée à la mélancolie repassait dans son esprit quels moyens elle pourait employer pour obtenir justice, puisqu'elle avait à peu près épuisé toutes les démarches. Un homme de bonne tournure, d'une mise décente, et d'un ton honnête, se présente chez elle, lui remet un billet d'une de ses intimes amies, qui l'invitait à venir la joindre pour jouir des beautés du cabinet d'un amateur, dont elle avait obtenu l'entrée, elle lui envoyait le cavalier qui devait les accompagner. Me. de Gercy, enchantée de pouvoir satisfaire son goût pour les arts, reçut le cavalier avec politesse, et ne lui demanda que quelques minutes pour faire à la hâte une toilette décente ; cette occupa-

tion essentielle finie, on monta dans une voiture qui les attendait à la porte ; en chemin, le conducteur suplia Me. de Gercy de permettre, qu'il fit jouir sa sœur du même plaisir ; elle y consentit avec grâce, on donna des ordres au cocher pour aller chez la sœur. Arrivés à la porte, Me. de Gercy resta dans la voiture et le monsieur courut chercher la nouvelle compagne. Quelques minutes après, une femme aimable descendit et pressa avec la politesse la plus obligante, de venir partager avec elle une tasse de chocolat déjà prêt. Après quelques résistance les instances l'emportèrent et le désir d'accelérer, la course décida Me. de Gercy à monter. Un joli déjeuner tout dressé, lui fit soupçonner du dessein dans cette rencontre, mais n'attribuant cette pré-

méditation qu'à un motif d'obligeance; elle augmenta l'agrément de la société par cette aimable aisance que les gens seuls habitués à voir la bonne compagnie peuvent saisir. Le frère et la sœur furent charmans, et le déjeûner était presque fini, au grand contentement de la curiosité de M^r. de Gercy, lorsqu'un assoupissement profond, lui fit oublier la société et les tableaux qu'elle devait aller voir; Morphée et ses doux pavots s'emparèrent d'elle entièrement, le cocher fut renvoyé, et un conseil secret assemblé pour décider la conduite ultérieure, que l'on devait tenir; Belforni présidait ce conseil, car la machination partait de lui, il fallait faire naître une situation embarrassante pour M^r. de Gercy, et se trouver là tout à point pour lui rendre un grand service, ce qui devait né-

cessairement amener une liaison ; peut-être une intimité, et dans tous les cas une victoire. L'affaire était en bon train, il s'agissait de la suivre avec finesse : les avis donnés, on se concilia sur le dénouement, et ivre de joie, Belforni retourna dans son hôtel, bien persuadé qu'avant huit jours, il serait en possession du trésor qu'il convoitait. Mᵉ. de Gercy se réveilla vingt-quatre heures après son assoupissement, quoiqu'elle eut encore la tête embarrassée, ses idées lui rappelèrent assez nettement l'aventure de la veille, elle en conclut qu'on lui avait tendu un piège, et qu'elle y avait complettement donné, mais quel pouvait en être le but ? Elle ne se connaissait point d'ennemis, était-ce des fripons qui voulaient la dépouiller ? Cette idée était assez probable ; mais ses dépouilles

n'auraient pas dû exciter l'avidité; quelques bijoux, très peu d'argent, ne paraissaient pas assez importans pour se donner la peine de combiner un plan d'enlévement. Enfin se perdant dans ses conjectures, Me. de Gercy prit le parti d'entr'ouvrir ses rideaux : une chambre assez mal meublée, des fenêtres grillées, une cheminée couverte de phioles, de caffetières, une garde assise au coin du feu, égarèrent ses idées, que pouvait indiquer tout cet appareil? Enfin elle hasarda une question; la garde tressaillit en l'entendant parler, et toutes les réponses qu'elle en put obtenir dans un baragouin étranger, furent : qu'elle avait été trouvé évanouie sur une grande route, où une dame riche qui voyageait, l'avait recueillie dans sa voiture et amenée dans sa maison, que depuis huit

jours

jours, époque de cet accident, une fièvre continue accompagnée de délire avait donné les plus grandes inquiètudes, mais qu'étant tombée dans un sommeil profond, le médecin avait annoncé que l'on pouvait espérer une crise salutaire, et que c'était avec un plaisir réel qu'elle allait annoncer à la maîtresse de la maison l'accomplissement de la prophétie du docteur. La garde mettait tant de bonne foi à ce récit que plus d'une fois Me. de Gercy essaya de reporter ses idées sur le passé, pour s'assurer qu'elle n'avait point été malade; sa situation présente lui confirmait qu'elle était dupe, et qu'elle devait se défier des fripons qui l'entouraient; aussi feignant de croire le récit de sa garde, elle attendit avec inquiétude le dénouement de cette comédie; la garde

sortit en observant de fermer la porte à double tour. Pendant son absence, Mr. de Gercy, fit rapidement une nouvelle revue; plus d'argent dans ses poches, aucune bague à ses doigts, point de montre. Les fenêtres grillées donnaient sur une espèce d'arrière cour, remplie de fumier, de fourches et rateaux, etc. un léger bruit dans l'antichambre, la fit regagner son lit avec légèreté; l'instant d'après parut accompagnée d'un espèce de médecin et de la garde, une femme de quarante ans, qui de l'air le plus obligeant s'approcha de la prétendue malade. Les plus grandes démonstrations d'intérêt, des protestations du dévouement le plus absolu furent mises en jeu pour captiver la confiance de l'intéressante veuve, on lui répéta le conte fait la garde, le medecin s'étendit sur le danger que la belle dame

avait couru, prescrivit une potion, permit un bouillon, et se retira sur la pointe du pied après avoir prononcé : que si le mieux se soutenait, dans quinze jours au plus tard la malade pourrait se lever. Sous prétexte de ne pas fatiguer son imagination, on prononça anathême contre toutes questions, on conversation un peu prolongée, et l'invitation de se tranquilliser fut renouvellée si souvent que Me. de Gercy crut prudent d'avoir l'air d'y adhérer ; on apporta un bouillon que le besoin de son estomach lui fit avaler avec plaisir. Il n'en fut pas de même de la potion qui pouvait, contenir quelques nouveaux somnifères, et elle rejetta adroitement dans ses draps la cuillerée qu'on lui eu apporta ; restée seule avec la garde, elle lui témoigna ses regrets de la fatigue qu'elle avait pu lui causer, lui pro-

posa de prendre quelque repos, se sentant elle-même envie de sommeiller ; dupe de la naïveté que Mc. de Gercy avait mis dans ses discours, la garde sortit de la chambre avec sécurité, la ferma comme auparavant et laissa un vaste champ aux réflexions de son intéressante malade.

CHAPITRE XX.

Que peut l'imagination d'une femme!

Il était nuit, et sous prétexte de ne pas troubler son sommeil, la garde avait emporté l'unique bougie qui aurait pû diriger ses recherches; un faible clair de lune jettait sur les objets une lueur trop incertaine pour en assurer la réalité, cependant le danger était imminent, l'incertitude cruelle, et le désir de s'échapper bien vif, que de stimulans pour féconder une imagination active? Vingt fois la serrure avait été secouée sans succès, lorsqu'un objet brillant dans un coin,

vint ranimer l'espoir de Me. de Gercy, c'était une pièce de douze sous, son peu d'épaisseur lui fournit l'idée d'en faire un tourne-visse ; aussitôt exécuté que conçu, le projet avança l'instant de sa liberté, les visses cédent docilement, et bientôt la serrure désassemblée tombe dans sa main, la porte est ouverte. Oh bonheur! Mais sans vêtement, où aller ? Une portion du rideau de lit est bientôt détachée et formant une draperie grecque autour de la belle fugitive, pouvait donner l'idée du modèle de quelque nimphe. Bientôt elle est dans un vaste antichambre décoré seulement d'un immense canapé. Un bruit confus de voix et de chants joieux, renouvellent ses terreurs et lui font présumer que la maison où elle est, n'est pas le temple de la tempérance, par prudence elle se glisse sous le canapé

attendant de son bon génie une délivrance plus complette. Il lui paraît que la nuit s'avance. Enfin elle voit entrer la garde qui s'achemine doucement vers sa chambre, l'instant est décisif, elle s'élance de sa cachette, ferme à double tour la porte de l'antichambre, descend avec rapidité un escalier qui se trouve à sa gauche, suit différentes sinuosités qui la conduisent à une cour, elle se refugie dans une écurie, y trouve une porte, l'ouvre, et dans cinq minutes se trouve dans une petite rue étroite ou quatre ou cinq équipages attendaient probablement la sortie de leurs maîtres, balancée par le désir d'être libre, et la crainte de nouvelles mésaventures, hésitant sur ce quelle devait faire, Me. de Gercy ouvre enfin la portière d'un équipage dont le cocher était endormi, elle monte, et trouve un sur-

tout uniforme, et un grand bonnet de poil, elle est bientôt affublée de l'un et l'autre, et tirant le cordon avec force, le cocher réveillé brusquement, tire machinalement les rênes de ses chevaux qui partent, comme deux traits. Dans l'équipage le plus burlesque Me. de Gercy arrive devant un hôtel d'assez belle apparence, le suisse ouvre la porte, et l'équipage s'arrête dans une très belle cour; l'instant critique approchait, car au moment où le domestique ouvre la portière, le bonnet de poil tombe et découvre les plus beaux cheveux blonds le surtout s'entrouvre et l'équipage féminin qu'il recouvre ne laisse aucun doute au domestique, qu'une aventure galante n'ait occupé les loisirs de son maître; le sourire est bientôt sur toutes les lèvres et la bonne fortune du maître passe de bouche en bouche

jusqu'à la mansarde des femmes de chambre. Avec cet air de supériorité que donne l'habitude de commander, Me. de Gercy demande à parler au maître ou à la maîtresse de la maison, le maître n'y était pas, et pour tout au monde on n'aurait pas interrompu le sommeil de madame ; elle demande le nom des maîtres, une femme de charge intelligente, réveillée par un des laquais, s'empare de Me. de Gercy, lui apprend qu'elle est chez le général Armand, marié à la plus jalouse des femmes, la conduit dans un appartement très propre, en l'invitant à se reposer jusqu'à ce que cet imbroglio se débrouille ; car malgré la mise singulière de la belle aventurière, la femme de charge sentit en la voyant un intérêt et un respect dont elle trouvait la raison dans l'air noble de Me. de Gercy ; et pré-

sumant qu'un hasard extraordinaire avait amené cet étrange incident elle remit le désir d'apprendre toutes les circonstances de cette nuit, au moment où le repos, et la présence du général, mettraient madame de Gercy à même de donner quelque explication ; se croyant dans une maison honnête, et par conséquent en sureté, Me. de Gercy ne fit aucune difficulté de céder aux invitations de la femme de charge, elle se coucha et priant qu'on voulut bien l'avertir du moment où les maîtres de la maison pourraient la recevoir ; ne pouvant pas se résoudre, à passer pour une aventurière, et espérant que l'explication franche qu'elle donnerait de son aventure effacerait la prévention défavorable, que la singuliarité de son apparition avait dû faire naître. Laissons la se bercer d'idées agréables, et retour-

nons auprès du général, fort étonné de ne trouver ni sa voiture ni son cocher, et forcé de se faire reconduire chez lui par un de ses amis, il ne sera peut-être pas hors de propos, de faire le portrait de ce général qui par la suite peut devenir un être important

CHAPITRE XXI.

Le général Armand.

UNE figure franche, de la bravoure, des exploits qui lui avaient acquis une réputation méritée, tels étaient les titres du général Armand à la considération ; le revers de la médaille offrait en lui une grande propension au plaisir, le goût du jeu et des parties où la délicatesse ne présidait pas toujours ; mauvaise opinion des femmes, mais de l'urbanité dans le caractère, qui adoucissait ce que ses procédés auraient eu quelquefois d'amer : rigoureusement persuadé de l'importance d'une parole d'honneur, jamais il n'avait

violé la sienne; mais en revanche, étourdi, amateur d'aventures romanesques, dans lesquelles sa vanité ne menageait jamais les héroïnes, marié à une femme riche, il se consolait par de nombreuses infidélités des désagrémens que lui faisait éprouver l'humeur acariâtre et jalouse de son opulente moitié, tel était le héros à qui le hasard avait remis le soin de protéger notre aimable veuve; en arrivant chez lui, grand fracas, il gronde, tonne contre ses gens; mais au récit plaisant qu'on lui fait de l'aventure qui l'a privé de son équipage, sa colère fit place à des ris immodérés, sur le champ il voulait voir la belle qui lui avait joué ce tour, les instances de sa femme de charge réprimèrent cette curiosité indiscrète. Enfin les premières heures de la matinée s'écoulent, Me. de Gercy se hasarde à tirer sa sonnette,

on y répond, et l'impatient général voulant continuer tout ce que son rôle avait de romanesque, endosse la livrée de son domestique et va prendre lui même les ordres de la belle fugitive. A l'intention un peu satirique qu'il apportait, en entrant dans sa chambre, succéda bientôt une tenue plus respectueuse, la figure de Me. de Gercy, commandait impérativement le respect, et le son touchant de sa voix ne pouvait que faire naître l'intérêt, aussi, loin d'être comme il en avait l'envie, un valet de chambre bien fat et bien impertinant, le général prit l'attitude d'un serviteur honnête et soumis. — Vos maîtres sont-ils visibles ? — Monsieur le sera toujours pour vous madame, mais son épouse est encore dans les bras du sommeil. — Conduisez-moi chez le général. — Il ne souffrira pas madame que vous le préveniez, et

je croirais manquer à mon devoir en obéissant à votre ordre, je vais lui dire seulement que vous voulez bien le recevoir. Armand courut changer de costume, et grâce à la mode des perruques, il se rendit bientôt presque méconnaissable; cependant en l'appercevant Me. de Gercy ne put s'empêcher de trouver que le maître et le valet se ressemblaient un peu. Après les civilités d'usage que l'impatient général brûlait d'abréger Me. de Gercy fit avec candeur l'aveu de l'aventure extraordinaire qui l'avait amené si singulièrement chez le général, l'honnêteté, la décence, de ses discours, le charme inexprimable qui accompagnait ses moindres actions ne laissèrent aucun doute sur la vérité du récit, aussi le brave et galant Armand, offrit du meilleur de son cœur ses bons et loyaux services; une

seule chose l'embarassait, c'était l'extrême jalousie de sa femme, il craignait d'exposer son hôtesse à quelque scène désagréable, et lui proposa de la reconduire à son hôtel; en se chargeant des démarches nécessaires pour découvrir l'auteur de l'attentât dont elle se trouvait victime; la connaissance qu'il avait de la maison où Me. de Gercy avait été conduite ne lui laissait aucun doute, que la galanterie ne fut le but de cet enlèvement. Cette maison tenue par une de ces prétresses faciles qui permettent chez elles des sacrifices au plaisir du jeu, de la table, et des amans, avait plus d'une fois récélé les jolies nymphes qui avaient délassé le général des travaux de la guerre; il lui était donc facile d'approfondir promptement les détails de cette intrigue; mais pour se faire un peu valoir, il ne

se

se vanta pas de ses facilités. Me. de Gercy accepta l'offre de se laisser reconduire, en témoignant néanmoins, le désir de changer de demeure, éprouvant la plus grande répugnance, à habiter un endroit où elle avait éprouvé un pareil désagrément, et ne pouvant s'empêcher d'ailleurs de soupçonner vaguement Me. Forel, de n'être pas tout-à-fait étrangère à l'événement; les chevaux furent mis, et Me. de Gercy ramenée à la *Corbeille Galante*. Il eut été d'un rigorisme déplacé de ne pas permettre une courte visite au galant général, d'ailleurs l'aisance le bon ton de ses manières, ne laissaient aucun doute sur l'habitude qu'il avait de la bonne compagnie, de plus il était aimable; son grade faisait présumer qu'il avait du crédit au ministère de la guerre, et c'était à ce bureau que toutes les espérances

de Me. de Gercy ; étaient concentrées. Après quelques détails ; le général saisit avidement cette occasion de se rendre nécessaire, il promit d'abréger les longueurs des sollicitations, se chargea de trouver un autre appartement, demanda et obtint la permission d'offrir souvent ses hommages, et de rendre un compte exact de toutes ses démarches, et se sépara de Me. de Gercy, convaincu qu'il n'y avait qu'un monstre de scélératesse qui avait pu compromettre ainsi la réputation et la tranquillité de la sagesse unie à la beauté.

CHAPITRE XXII.

Le méchant déconcerté.

L'ÉTONNEMENT de Me. Forel avait été à son comble, en voyant découcher sa belle hôtesse, Belforni s'était bien gardé de lui découvrir ses projets, il redoutait nonseulemt son indiscrétion, mais n'était pas assez sur de ses principes, pour croire quelle approuverait une entreprise aussi hardie, aussi lorsque toute effrayée Me. Forel était venue près de lui pour lui communiquer ses craintes sur la disparution de Me. de Gercy, Belforni, se croyant sur de la tenir dans ses filets n'avait pas témoigné un intérêt

ni une crainte aussi grande que la nouvelliste l'aurait désiré ; elle conclut de cette indifférence que sa fantaisie était déjà bien refroidie, et que les châteaux en Espagne qu'elle avait bâtis étaient prêts à s'écrouler ; réfléchissant sur l'instabilité des espérances de ce bas monde, elle en conclut qu'il fallait toujours préférer le certain à l'incertain ; ô mon cher la Rose ! S'écria-t-elle dans un élan de sensibilité, que je me félicite d'avoir senti la valeur de tes soins ? Si j'eusse fait pencher la balance en faveur de l'ambition plutôt que de l'amour, je ne jouirais peut-être pas ce soir de tes précieuses caresses .... alors le désir qu'elle avait épronvé de se rendre utile, changea d'objet ; piquée de l'indolence de Belforni, frappée de la décoration du général, qui avait mis son grand uniforme pour ramener

Me. de Gercy. Me. Forel pensa sourdainement, que rien ne pouvait être plus agréable à la divinité, que de prendre le parti de la vertu, en conséquence elle monta avec le plus vif empressement chez sa locataire, lui témoigna l'appréhension où elle avait été sur son absence, prodigua les protestations du plus grand dévouement à ses intérêts, mais envain une légère nuance de curiosité tenta-t-elle d'obtenir quelques détails; Me. de Gercy se tut absolument sur son aventure, et ne témoigna que de la reconnaissance à son hôtesse pour les inquiétudes qu'elle disait avoir ressenti : Belforni tout-à-fait déconcerté par la mauvaise réussite de son plan, n'imaginait cependant pas que l'on put découvrir, la part qu'il avait eu à l'aventure; mais les méchans craignent toujours, et cette crainte continuelle est

peut-être le châtiment prématuré que la providence leur prépare. Aussi il essaya de caresser de nouveau les chimères favorites de Me. Forel, pour l'attacher à ses vices, mais l'incorruptible hôtesse reçut à son tour très froidement, les nouvelles ouvertures; au but de quelques jours, le général apporta à Me. de Gercy, la conviction que l'italien avait dirigé la machination dont elle s'était si heureusement tiree, il lui offrit de la venger en faisant punir ce scélérat, mais sacrifiant à la prudence et au soin de sa réputation, le ressentiment qui l'animait, Me. de Gercy ensevelit dans l'oubli, l'insulte qu'on lui avait faite et en changeant promptement de demeure, s'épargna la peine d'en avoir de nouvelles à pardonner.

CHAPITRE XXIII.

Calastrophe non prévue.

BELFORNI inquiet des informations que le général avait faites, et en redoutant les suites, crut prudent de quitter une ville, ou les cent yeux d'argus sont toujours ouverts sur les entreprises des séducteurs ou des fripons ; feignant des affaires extrêmement pressées, il quitta le somptueux appartement qu'il avait loué si cher. Il semblait que le séjour de cet étranger eut porté malheur à l'hôtel, car aussitôt après son départ, les étrangers qui l'occupaient partirent sucessivement, et les appartemens conséquens, se trou-

vèrent tous vuides ; il serait difficile de peindre l'humeur qu'on ressentit, l'hôtesse interressée, mais au moins doit-on l'excuser, en pensant aux embarras, où cette stagnation la plongea, à l'arrivée du terme, dette sacrée qu'on ne peut éluder sous peine de perdre son crédit. Me. Forel éprouvant l'impossibilité de s'acquitter, prit le parti pour completter la somme qui lui était nécessaire de porter en gage, le brillant dont Belforni lui avait fait cadeau, mais à peine le prêteur eut-il il examiné attentivement le bijou, qu'il demanda quelques minutes, pour aller chercher les fonds nécessaires au prêt, et qu'il revint accompagné d'un commissaire de police. Au lieu de compter des écus, on dressa un procès-verbal, parcequ'il se trouva que la bague faisait partie d'un vol considérable de

diamans

diamans sur lequel tous les prêteurs avaient reçu les renseignemens les plus positifs ; voilà donc l'infortunée Me. Forel conduite en prison, où l'impétuosité de son caractère s'exhalant avec amertume, sur l'autorité et ses agens, lui procura les désagrémens les plus cuisans ; envain protestait-elle de son innocence, en racontant dans le plus grand détail, comment, par qui, elle avait reçu ce cadeau ; les apparences étaient contre elle, puisqu'on la trouvait nantie de l'objet volé, et la forme reclamait toute la sévérité de la loi, on mit donc au secret la malheureuse hôtesse, là nulle ressource pour parler, l'isolement le plus absolu, point de moyens pour se préserver de la frayeur que l'obscurité de la nuit inspirait toujours à son imagination craintive et superstitieuse. Envain ses regrets se

reportaient sur le passé, le présent n'était plus en son pouvoir, l'incertitude de l'avenir ne lui offrait que les plus cruelles inquiétudes, couchée sur un grabat, privée des petites aisances auxquelles on apporte peu d'intérêt dans la vie commune, mais dont la privation devient insuportable, Me. Forel vit s'écouler quinze jours dans la plus affreuse anxiété.

CHAPITRE XXIV.

Les fripons sont souvent plus heureux que les honnêtes gens.

ENVAIN la police avait-elle multiplié ses recherches sur le comte de Belforni, il avait disparu, sa trace était perdue, il paraissait seulement à peu près constant qu'il était l'auteur du vol de diamans, mais le soupçon d'une odieuse complicité devait peser sur la tête de l'accusée, jusqu'à ce qu'on eût acquis des lumières certaines et plus étendues. Ainsi Thémis malgré sa balance, promène souvent son glaive vengeur sur des têtes innocentes ? Doit-on en accuser le bandeau qui lui couvre les yeux ?

ou plutôt la propension que les hommes ont en général à croire le mal plutôt que le bien ? Quoiqu'il en soit, on laissa Me. Forel languir huit mois sous le poids d'une présomption injurieuse, et injuste, car si la vertu austère pouvait reprocher quelques irrégularités à sa conduite, la probité n'avait pas le même droit ; toujours Me. Forel avait rempli ses engagemens avec la plus grande exactitude; interessée, il est vrai, mais juste, la malignité n'entamait sa réputation que d'après la chronique scandaleuse du quartier, qui jasait sur les fleurettes qu'on avait vu souvent débiter à l'aimable hôtesse, et sur l'intimité qui regnait entre elle et le laborieux la Rose; mais telle qui s'étendait avec complaisance su l'énormité du scandale, en scrutant avec franchise sa propre conscience, aurait pu y trouver un juge aussi

sévère, mais il est si doux de blâmer ?.. Revenons non à nos moutons mais à notre infortunée prisonnière. Un guichetier impudent jugea d'après son expérience, et les sourcils épais de la détenue que peut-être ses avances seraient reçues avec reconnaissance, d'abord il apporta quelqu'adoucissement à la rigueur de sa consigne, puis il hasarda non une déclaration tendre et délicate, mais des offres de service non équivoques : quelque ardentes que fussent les inclinations naturelles de Mᵉ. Forel, sa position, son attachement réel pour la Rose, l'habitude enfin qu'elle avait de recevoir des hommages moins grossiers, furent des préservatifs suffisans pour que sa fidélité ne reçut aucune atteinte; le guichetier humilié des refus qu'il éprouvait résolut, de se venger, il voulut ajouter un lau-

rier à la guirlande civique qu'il s'était déjà tressée, et rendit compte d'une prétendue conversation, qu'il avait saisi au passage d'une serrure; les propos étaient faux, l'accusateur peu respectable, mais sa dénonciation fixait l'opinion vacillante des juges sur la coupable d'un grand crime, et fatigués de l'incertitude qui prolongeait leur décision, ils accueillirent le témoignage de l'imposteur en ne le croyant que zélé et désintéressé. Pauvre Me. Forel! Ta fortune, ta liberté, ta réputation et ton crédit sont compromis de la manière la plus grave, d'abord, parce que tu as été trop complaisante, ensuite pour ne pas l'avoir été assez, comment donc faire pour ne pas mécontenter les gens ?

CHAPITRE XXV.

Rien n'est impossible au véritable attachement.

L'HOTEL de la Corbeille Galante privé de son chef, était devenu aussi triste que sa maîtresse désolée, le peu de voyageurs qui s'y arrêtaient ne pouvaient se plaindre des soins du vigilant la Rose, qui veillait à tout ; mais un silence absolu, un maintien consterné peignaient à tous les yeux la douleur concentrée de ce fidèle serviteur, la cour ne retentissait plus des airs favoris qu'il avait l'habitude de sifler, la négresse même n'avait plus le droit de stimuler sa

gaieté. Fatigué enfin de l'état pénible de sa bonne maîtresse, la Rose résolut à tout prix de le faire cesser; bien convaincu de son innocence, il s'agissait de la prouver aux autres, il fallait déterrer Belforni, la tâche était difficile, mais que ne peut un bon cœur ? Un autre moyen se présentait à son idée, c'était d'enlever la prisonnière de réaliser une forte somme et de passer ensemble dans les pays étrangers, mais ce parti répugnait à sa délicatesse, car alors il aurait donc fallu consentir à ce que le soupçon ternit de son souffle empoisonné la réputation de celle qui devait être sa femme ? N'osant se décider cependant que d'après les circonstances, il résolut de sonder par tous les moyens possibles, qu'elle pouvait être l'issue de cette affaire; la procédure avançait, l'accusation

était grave, les présomptions fortes, la loi sévère; Me. Forel ignorait la dénonciation du guichetier qui prétendait l'avoir entendu convenir elle même de ce dont on l'accusait, mais la multiplicité des interrogatoires, l'appareil de sévérité qu'on y déployait lui prouvait que quelqu'ennemi secret ourdissait sa perte ; pour la première fois de sa vie peut-être, elle invoquait avec ferveur celui qui par un miracle avait fait découvrir la chasteté de Suzanne. Enfin le jugement fût indiqué, les jours étaient précieux, la Rose au désespoir avait tenté plusieurs moyens d'évasion, aucun n'avait réussi : persuadé que sa maîtresse est perdue s'il ne tente encore un effort, il court, presse, sollicite, le tout inutilement. Enfin il pense à Me. de Gercy, au général qui l'accompagnait: un général, dit-il, doit avoir du crédit;

trouvons cette bonne dame, intéressons la; et peut-être ce que ne peut le bon droit, la faveur l'obtiendra. Comme on voit, la Rose avait du bon sens; il parvint à découvrir la nouvelle demeure de Me. de Gercy, il avait dans tous les tems été aimé des locataires de l'hôtel; son honnêteté, ses prévenances intéressaient, aussi malgré les fâcheux souvenirs que sa présence rappellait à Me. de Gercy elle le reçut avec bonté; il ne lui eut pas plutôt détaillé l'objet de sa visite qu'elle sentit la justice de réunir contre Belforni le témoignage de ce qui lui était arrivé à la dénégation de Me. Forel. Quelques circonstances qu'elle se rappella confusément, lui firent présumer cependant que cet habile intrigant avait cherché à mettre dans ses intérêts la malheureuse hôtesse, et que peut-être cela

avait été le motif d'un présent trop considérable pour ne pas y supposer un but ; mais la conduite de Me. Forel n'était nullement compromise dans les preuves que le général avait acquises contre le scélérat Belforni ; elle n'hésita donc pas à sacrifier son amour-propre, aux intérêts de celle qui gémissait dans les fers. Elle fut de suite à la police déclarer ce qui lui était arrivé et les renseignemens qu'elle avait acquis ; on fut aussitôt à la maison désignée, où non seulement, on trouva des bijoux faisant partie des effets volés, mais Belforni lui-même qui dirigeait un atelier de fausse monnaie. Les rapports qu'il avait eu avec Me. Forel furent éclaircis ; le fripon condamné, et l'hôtesse réintégrée dans tous ses droits, on laisse aisément à penser qu'elle reconnut avec transport le dévouement de son cher la Rose, en lui

accordant sa main et la gestion de sa fortune, elle satisfaisait au devoir de la reconnaissance, en même tems qu'elle cédait à la douce impulsion de son cœur.

CHAPITRE XXVI.

Que deviennent nos héros.

La position douloureuse de Me. Forel, nous a éloignés quelque tems de l'intéressante Me. de Gercy, mais ramenés naturellement aux évènemens qui ont pu l'occuper, il est bien juste de revenir à elle. Le galant général avait séme sur ses pas les plus douces rosées de l'espérance. A l'entendre, le ministre bien convaincu de la légitimité des demandes de la jolie solliciteuse, n'y mettait d'autre restriction que les délais nécessaires aux formalités d'usage, mais M. Armant était trop intéressé à prolonger le séjour de sa cliente

dans la capitale, pour terminer les démarches qui auraient hâté son départ; il avait agi efficacement à la vérité, car il avait le brevet de pension signé, mais il le gardait réligieusement, se promettant de ne le remettre, que lorsque ses espérances seraient accomplies ou totalement renversées. Pour ne pas effaroucher la vertu de Me. de Gercy; il ne jouait jamais auprès d'elle que le rôle de l'ami le plus désintéressé et le plus zélé; il était aimable, et sans les liens qui l'enchaînaient on se serait plû peut-être, à faire souvent l'énumération de ses bonnes qualités, mais c'était l'époux d'un autre, et cette barrière que l'honneur rendait insurmontable, réfroidissait bientôt les éloges qu'on se disposait à lui donner; ils étaient tous réservés pour l'intérieur de la pensée. Souvent Me. de Gercy s'étonnait de la lenteur

qu'éprouvait la réussite de ses démarches puisque le succès paraissait assuré; mais toujours quelqu'accident nouveau venait la convaincre de la vérité des discours du général; cependant de tems à autre, il prétendait avoir obtenu quelques gratifications du ministre, mais dans ce moment c'était lui qui était véritablement le banquier du gouvernement: il avait l'art de ménager tellement la délicatesse de Mme. de Gercy qu'elle croyait bien sincérement user des deniers du trésor royal, tandis que c'était la caisse d'Armant qui les fournissait. Une douce, mais réservée intimité était le résultat de ces services donnés et reçus, Mme. de Gercy s'efforçait de ne pas calculer le tems qui s'écoulait sans réussir, et le général cherchait à lui en abréger la durée en multipliant pour elle toutes les occasions

de plaisir qu'il pouvait imaginer. Ainsi les jours de l'un et de l'autre s'écoulaient paisiblement, lorsque la jalousie vint jetter ses serpens à travers une si douce union. Me. Armant n'avait jamais éprouvé d'infidélités de son époux sans avoir jetté feu et flâmme; ici loin d'être infidèle, son mari était retenu par une liaison dégagée de tout ce qui pouvait offenser la vertu, mais son affection n'en était pas plus grande envers une femme violente, impérieuse autant qu'emportée, et dont l'esprit borné, ne lui laissait pas même jetter dans la conversation, cet intérêt que la femme la plus ordinaire sait y mêler lorsqu'elle aime. Mais si Me. Armant ne savait pas attacher, elle voulait enchaîner, et quoique la fermeté de son époux dans deux ou trois circonstances eussent dû lui donner à penser, que la douceur était le parti

le

le plus sage qu'elle eut à prendre, elle n'en mit pas moins dans sa tête, d'épier tellement les actions du général, qu'elle parviendrait à découvrir, quel pouvait être l'objet de ses affections. Son but avait été manqué pendant long-tems, parce que l'assiduité du général auprès de Me. de Gercy avait régularisé sa conduite, mais un jour où il s'était dispensé d'accompagner sa femme au spectacle, un redoublement de jalousie la saisit, et empruntant les habits de sa femme de chambre, au lieu d'aller aux Français, admirer les chefs d'œuvres des grands maîtres de la scène, elle fut en jouer une elle même; son inquiette activité l'eut bientôt mise sur les traces de son mari, elle le voit entrer dans une maison de modeste apparence, et bientôt le boulanger, la fruitière, le marchand de vin voisins sont inter-

rogés pour savoir qui occupait cette maison. Les réponses s'accordent à dire que les propriétaires étaient des gens assez riches, vieux, et habitant presque toujours la campagne. Notre curieuse est bien dépaysée, pas une pauvre petite nièce pour alimenter ses soupçons ? Les voisins ignoraient, que ces propriétaires avaient cedé un petit appartement meublé à Mᵉ. de Gercy, et comme ses arrangemens avec le traiteur le plus voisin ne lui laissaient le besoin d'aucunes relations avec les inquisiteurs boulangers, etc. Elle était parfaitement inconnue; cependant il fallait une preuve à Mᵉ. Armant; son mari était entré dans cette maison, pour le repos de sa conscience, il fallait le convaincre d'une infidélité, fut-ce avec la portière; cuirassée de cette résolution, elle se hasarde à aller frapper elle-même, mais hélas, loin

d'être une nymphe bien séduisante. La portière âgée au moins de soixante ans, appuyée sur une béquille, était plus propre à éteindre les soupçons jaloux qu'à les faire naître, cependant on se hasarde à lui demander si le général Armant n'est pas dans la maison, la réponse est affirmative; et l'espoir de pouvoir amener une querelle bien conditionnée fait battre d'aise le cœur de la femme soupçonneuse ; un écu de six francs glissé généreusement dans la main dessséchée de la babillarde portière, déploie facilement son talent pour le bavardage. En général les vieilles femmes voient toujours de mauvais œil celles qui sont jeunes et jolies, et Me. de Gercy souffrit de cette disposition générale. Dans le récit que l'on fit d'elle à Me. Armant, après avoir exagéré les visites fréquentes du général, commenté les attentions

qu'il avait pour la jeune dame, lorsqu'il lui donnait la main pour monter en voiture, la vieille portière conclut, que c'était son amoureux, peut-être son entreteneur, et s'étendit fort au long sur la corruption actuelle des femmes, et sur la sagesse de l'ancien tems; cette découverte fit naître dans le cerveau exasperé de Me. Armant mille projets plus absurdes les uns que les autres; le plus modéré de tous était, de surprendre son mari en tête-à-tête avec Me. de Gercy, de l'accabler des reproches les plus sanglans, et de l'attaquer ensuite en divorce; il s'agissait seulement de le mettre dans l'impossibilité de s'excuser, et c'est ce que la portière promit avec assurance, car on se doute bien que l'imprudente épouse ne s'était pas ménagée sur l'article des confidences. Il fut donc convenu qu'aux heures habituelles où le général se rendait

chez Me. de Gercy ; sa femme se rendrait aussi chez la portière ; qu'on saisirait un moment favorable pour cacher Me. Armant, et la rendre témoin oculaire de ce qu'elle désirait savoir. L'accord fait et conclu, on se sépara, l'une avec la rage dans le cœur, de se croire suplantée, l'autre avec la douce espérance d'accrocher quelques écus par sa basse complaisance.

CHAPITE XXVII.

Un clou chasse l'autre.

Telle était la position respective des deux rivales, lorsqu'un incident de peu d'importance dissippa la conjuration ourdie contre l'innocente Me. de Gercy. Elle sortait pour aller à la promenade, lorsque la vue d'une charmante petite fille l'engagea à s'arrêter quelques instans dans la loge de la portière. Cette petite fille était jolie comme un ange, et supliait la vieille Nanette sa grand mère de lui fournir un habit pour faire sa première communion, cérémonie fixée à la semaine suivante; il est

si doux, même avec beaucoup de dévotion, de ne pas être inférieure à ses compagnes ? La vieille Nanette se défendait sur sa pauvreté, faisait l'énumération des infirmités qui l'accablaient. Mᵉ. de Gercy s'informa du prix que coûterait l'habillement demandé. Dix-huit francs, répondit timidement la petite fille. La belle dame tire sa bourse avec grâce, y prend un louis, le donne obligeamment à la grand-mère, et profite de la circonstance pour faire à la petite fille une exhortation touchante sur l'importante action qu'elle allait faire, les devoirs qu'elle exigeait, et termina par demander, si on pensait à apprendre un métier à l'enfant. — Hélas ma chère dame, comment le pourrions-nous ! Son pauvre père a été tué aux frontières, sa mère est tombée en paralisie de chagrin, et trois au-

tres petits marmots sont à la charge des voisins bienfaisans qui veulent bien en prendre pitié. Me. de Gercy demanda si on avait fait quelques démarches pour obtenir une pension à la veuve. Cette conformité de position l'intéressait, elle promit ses bons offices, et la protection d'un homme humain, autant que considéré, et elle alla effectuer sa promenade avec l'ame satisfaite d'avoir fait une bonne action, et savourant d'avance le bonheur qu'elle espérait procurer à cette pauvre famille, par l'intervention du général; de son côté la vieille Nanette pour la première fois, avait regardé Me. de Gercy avec admiration, rien n'embellit autant une jolie femme, que l'expression de la bonté et de la bienfaisance, et réellement pendant qu'elle prêchait la jeune fille, ses yeux naturelle-

ment

ment doux, avaient pris une expression vraiement céleste, et puis ce louis donné au moment où l'on s'y attendait le moins, ajoutait encore à ses charmes; Nanette n'était pas foncièrement méchante, mais elle aimait à parler, tracasser, blâmer, triste et dernière ressource de la vieillesse; le bienfait de Me. de Gercy avait ému son cœur, y avait fait naître le remord et loin de persevérer à aider Me. Armand, elle se promit bien de déjouer tous ses projets; pour cela elle en conçut un nouveau qui fut d'avertir le général et de se donner les honneurs de la découverte; le soir même, avec un air mystérieux elle lui dévoila l'importante conspiration, eut l'air de n'y être entrée que pour mieux le servir, reçut avec des remerciemens un double louis, et l'exhortation de suivre à la lettre les instructions qu'on lui donnerait, et de ne

rien changer dans sa conduite avec Me. Armand, de lui témoigner même dévouement. Ainsi l'heureuse portière recevant de trois mains à la fois, se crut pour l'intrigue presqu'autant de talent que le sécrétaire d'état qui payé par trois puissances les trahissait également; cependant son cœur penchait pour Me. de Gercy, et la suite nous prouvera qu'elle resta fidèle à ce mouvement.

CHAPITRE XXVIII.

Coup d'éclat.

MADAME Armand avait trop présumé de son impatience en l'enchaînant par ses combinaisons ; après deux jours d'entrevue avec la portière, elle voulut, contre le conseil de sa confidente, accélérer le dénouement de l'aventure, en s'introduisant furtivement dans l'appartement de Me. de Gercy ; elle espérait que le hasard la servirait bien, et qu'elle jouirait enfin de la douce satisfaction d'accabler son mari des reproches les plus sanglans: malheureusement il ne vint pas ce soir là, et Me. de Gercy rentra du spectacle toute seule. Grand embarras

car ne pouvant décemment faire une scène puisqu'il n'y avait point de sujet, il était impossible de sortir de la cachette où elle était, sans l'aveu de Me. de Gercy, qui avait fermé en dedans son appartement. Comment se résoudre à découcher de chez elle ? N'était-ce pas donner à son mari les armes les plus accablantes ? Loin de surprendre un époux infidèle, fallait-il donc s'exposer à la paraître elle-même ? Ah ! combien elle aurait donné alors pour n'avoir point écouté sa fougueuse indiscrétion ? C'était en-vain qu'elle consultait la prudence pour se tirer de ce mauvais pas. Pour comble de malheur, Me. de Gercy se couchait fort tard, ce qui ôtait la possibilité de s'échapper pendant un premier sommeil . . . Me. de Gercy se mit à son sécrétaire, écrivit plusieurs lettres, pinça de la harpe, lut pour se disposer au som-

meil le journal du jour et quelques chapitres d'un roman nouveau, et une heure du matin sonna qu'elle achevait de se déshabiller. La jalouse Me. Armand était sur le gril, et aurait volontiers échangé le bonheur de pouvoir s'échapper, contre l'infidélité la plus complette; cependant au hasard de ce qui pouvait arriver, elle tint ferme à son poste. On juge aisément des angoises de la nuit; le matin arrive, et la femme de ménage de Me. de Gercy vient faire sa besogne accoutumée, l'instant critique paraissait près d'arriver, lorsqu'une commission donnée à cette femme ranima l'espérance de la jalouse Armand. — Portez ce billet au général Armand et attendez sa réponse. Cette réponse si intéressante pour la coupable indiscrette arrive, et la domestique annonce que général va se rendre aux ordres de Me. de Gercy, avec qui il viendra dé-

jeûner dans la minute. Le galant général ne se doutait guères que sa femme s'était morfondue toute une nuit à l'attendre, et il était réellement dans la plus vive inquiétude de savoir qu'elle avait découchée. En arrivant chez Me. de Gercy, la portière le mit au fait, et en calmant ses inquiètudes lui fit naître l'idée de tirer parti de la circonstance pour s'amuser, et corriger tout-à-fait son épouse d'une passion qui allumait souvent entre eux le flambeau de la discorde; il monte, et est reçu avec la cordialité accoutumée : général dit Me. de Gercy, j'avais besoin de vous, et depuis trois jours je ne vous ai pas vu. — C'est que mon bon génie m'a abandonné depuis ce tems, car sans cela il m'aurait inspiré de prévenir vos ordres. — Toujours galant; mais c'est d'une affaire très importante dont il s'agit. (Ici la curieuse devint toute

oreille.)Mais avant tout, je veux avoir la certitude de ne pas être refusée. — Pouvez-vous douter de votre pouvoir — Ce sont des certitudes que je dois à votre politesse, mais vous savez la valeur qu'on peut attacher à ce qu'on appelle à Paris, eau bénite de cour.— Ce que je promets tient à ma franchise, mais venons au fait de grâce, car je vous avouerai que dévoré par la plus mortelle inquiétude, il a fallu tout votre pouvoir pour suspendre les démarches très-essentielles que je serai obligé de faire. — Comment, vous serait-il arrivé quelqu'accident. — Le plus affreux, ma femme m'a quitté. — Oh ciel ! . . . Un malheur peut-être. . . — Non madame elle est coupable avec réflexion, très confiant dans sa sagesse je ne m'étais jamais avisé de scruter sa conduite, mais elle a passé cette nuit hors de chez elle, et ma tendresse n'a pu éloigner tout-

à fait le soupçon. J'ai questionné ses gens, et ce n'est pas sans la plus vive surprise, jointe à l'indignation la plus grande, que j'ai appris que Me. Armand, sans respect pour elle-même, sans égard pour moi, vivait en intrigue reglée avec un de mes aides de camp. D'après l'éclat qu'elle s'est permis, je ne vois que deux manières d'agir : divorcer ou la faire renfermer; mon juste ressentiment me porterait à ce dernier parti, si un reste de pitié pour la faiblesse de son sexe ne me faisait préférer le premier; mais je laisse à votre délicatesse, le soin de juger, madame, quelles douloureuses anxiétés mon cœur éprouve!... Mais je m'abandonne à la triste jouissance de parler de mes chagrins, sans penser que c'est une indiscrétion de ma part; revenons, je vous prie, à l'objet de votre demande. — Non, en vérité, quoiqu'il s'agisse d'une bonne action,

je sens trop combien votre position est pénible pour m'occuper d'autre chose; mais avant que de prendre un parti décisif, réfléchissez, je vous conjure, qu'il est possible que les apparences vous trompent. Rarement les domestiques sont exacts sur le chapitre de leurs maîtres; il se peut que l'on vous induise en erreur sur le compte de votre épouse, et à quels regrets ne vous exposeriez-vous pas, si des mesures irrévocables n'étaient que le fruit d'un ressentiment injuste? Ne condamnez pas sans entendre, est non seulement une maxime dictée par la plus sévère équité, mais dont un bon cœur ne saurait s'affranchir. Lors même que vous auriez une inconséquence à pardonner, c'est à quoi se bornent mes suppositions les plus fâcheuses, de combien n'accroîtriez-vous pas les droits que la délicate re-

connaissance de votre femme se plairait à vous accorder. Lorsqu'aux bons procédés, on joint cette indulgence si nécessaire à la paix du ménage, c'est le moyen de se faire adorer... — Sans doute Me. Armand ne peut trouver un avocat plus éloquent que vous, mais il est des torts sur lesquels un époux délicat ne peut fermer les yeux, comment excuser cette absence ? Où ma femme est-elle ? Qui est-ce qui la protège, ou m'insulte ? Quel motif a pu l'éloigner de sa maison ? de son mari ? comment peut-elle ne pas sentir, que c'est immoler toutes convenances à ses caprices que de se conduire ainsi ? Je ne suis point un mari rigoriste, ma sécurité jusqu'à ce jour le prouve, mais je ne consentirai jamais à être le jouet de la société et l'objet du mépris public, c'est donc un point arrêté; je veux demander le divorce.

Envain Me. de Gercy employa-t-elle de nouveaux argumens pour le dissuader de prendre ce parti, le général parut décidé à l'adopter, et sa femme ne pouvant plus subjuguer les mouvemens qui la maîtrisaient, honteuse d'avoir pu soupçonner la femme assez généreuse pour prendre sa défense sans la connaître, s'élança du cabinet où elle était cachée, et tombant aux genoux de son mari, convint, pour la première fois de sa vie, qu'elle avait tort, rejetta sur la vivacité de sa tendresse tout ce que sa conduite avait de répréhensible, et crut à la faveur de ce motif pouvoir hasarder ses excuses à Me. de Gercy, qui était à moitié morte de frayeur de cette apparition subite. Il était difficile de voiler tout ce que ses soupçons avait d'outrageant, aussi le général parla-t-il avec sévérité à sa

jalouse moitié, mais grâce à l'indulgente bonté de Mr. de Gercy tout s'appaisa, elle poussa même la complaisance, jusqu'à faire lire à Me. Armand la note qu'elle voulait remettre au général, et qui avait été le motif de son invitation : il s'agissait de le prier de solliciter pour la bru de la vieille Nanette, et de lui obtenir une pension d'après son titre de veuve d'un défenseur de la patrie.

On sent aisément que d'après une pareille scène, Me. de Gercy, fut trop prudente pour ne pas éloigner les visites du général, qui rebuté de voir de nouveaux obstacles se multiplier pour nuire aux succès qu'il s'était promis, prit généreusement le parti de travailler de bonne foi à satisfaire les vues de Me. de Gercy, bientôt elle reçut son brevet, eut la satisfaction d'apprendre

que la pauvre veuve qu'elle protégeait avait aussi obtenu justice; et repartit pour sa province, pour faire les délices d'une société aimable qui la chérissait. Le général eut bien quelques regrets dans son arrière pensée; mais en réfléchissant que probablement la jalousie de sa femme avait pour source l'humeur volage du mari, Me. de Gercy se félicita de ne lui être unie que par les liens de la reconnaissance.

CHAPITRE XXIX.

Me voici encore !

APRÈS m'être oubliée généreusement, pour faire suivre à mes lecteurs les incidens arrivés aux personnes qui pouvaient les intéresser, je crois pouvoir ressaisir sans reproche le droit de parler de moi; celle qui tient la plume, ne mérite-t-elle pas aussi un peu d'occuper une petite place dans leurs souvenirs ? Voyons donc aussi ce qui m'est arrivé pendant mon séjour à la *Corbeille Galante.*

Je travaillais à mes gilets élastiques, et quelquefois je jouissais du suprême bonheur d'entendre les dis-

eussions littéraires de mes doctes voisins; une chandelle allumée, et fournie à tour de rôle tous les trois jours, offrait sa modeste lumière à ceux qui sentaient vivement le besoin de l'économie ; un soir où réunis, comme à l'ordinaire, je donnais mon avis sur une épitre à la tempérance, composée par un auteur qui connaissait cette vertu aussi bien en pratique qu'en théorie, je fus effrayée par des cris et un remu ménage allarmant qui se passait dans l'hôtel ; je crus d'abord que c'était le feu, et je descendis pour mieux m'en assurer; je rencontrai sur l'escalier beaucoup de monde qui suivait une femme évanouie, que l'on portait dans sa chambre, la curiosité me conduisit avec le grouppe nombreux de spectateurs, et nous parvînmes au septième, où un cabinet étroit et obscur me parut devoir être l'asile de l'infortunée

qui occupait tant de monde; le local était trop petit pour contenir tous les curieux, et j'eus le tems d'entendre les différentes versions que l'on faisait sur cet évènement. Selon les uns c'était une femme abandonnée de son mari, et qui n'ayant aucune ressource pour subsister, n'avait trouvé d'autres moyens pour se mettre à l'abri de la faim, que d'aller se noyer; on l'avait secouru à tems, et après lui avoir administré les remèdes d'usage, qui l'avait rappellée à la vie, comme on se disposait à la conduire chez un commissaire pour dresser procès verbal, la pauvre femme était retombée dans un évanouissement profond, et l'on avait jugé à propos de la rapporter à son logement. Cet évènement me fit la plus vive impression; un être, plus malheureux que moi peut-être, habitait sous le même toît. Depuis long-tems j'étais privée du

bonheur

bonheur indicible de faire une bonne action; réduite à la condition du pauvre, mes mains ne pouvaient plus répandre de largesses, mais ma bouche pouvait encore trouver des paroles de consolations, et dans l'infortune la consolation est toujours un bienfait... Je résolus donc de voir cette malheureuse femme, et de la garantir, s'il m'était possible, des atteintes du désespoir. Je m'informai auprès de ma farouche hôtesse de la moralité de cette femme; à travers la dureté de ses expressions, je découvris qu'elle ne pouvait trouver des reproches à lui faire que sur sa pauvreté; la pauvreté hélas, atteint souvent des êtres bien respectables; je me décidai à entrer le lendemain matin chez ma pauvre voisine. J'étais embarassée de mon début, et pour le fortifier je m'étais munie d'un demi setier de vin, et d'un petit cornet de cassonade. Après

avoir offert à la malade ce léger secours, j'essayai quelques phrases consolantes et tendant à ranimer en elle sa confiance en la providence, mais la pauvre femme me répondit froidement. — Comment voulez-vous, madame, que je m'en rapporte à la providence ? Orpheline dès mon bas-âge j'ai été élevée par des parens excessivement durs qui me reprochaient jusqu'à ma nourriture ; parvenue à l'âge où mes forces me permettaient de pourvoir moi-même à ma subsistance, j'ai voulu apprendre un métier, je trouvai à me placer dans une fonderie de caractères d'imprimerie, et j'appris à être polisseuse; cet état était assez lucratif, mais mon tempérament fut affecté de la colique de plomb ; des chirurgiens ignorans se disputèrent le plaisir de faire des expériences sur ma personne, et l'on me fit dix-sept saignées consécutives.

Le résultat fut de me priver de mes forces et de la vue, et il me tomba une goutte sereine ; le peu d'argent que j'avais épargné par mon travail, fut bientôt absorbé par cette cruelle maladie, on me plaça à St.-Côme, où j'ai recouvré la faculté de distinguer les objets ; mais il m'est impossible de suivre une occupation quelconque. Je me mis au service, la faiblesse de ma vue me rendait très maladroite, j'ai rarement trouvé des maîtres assez patiens pour me supporter; je ne faisais donc que changer de condition ; souvent mal payée, toujours rebutée, je rencontrai un ouvrier qui me proposa de m'épouser, et l'espoir d'échapper à la misère me fit accepter son offre ; mais mon mari, sans être méchant, a des défauts qui ont souvent amené des querelles entre nous. Il est dissipateur et j'aime l'économie, il a la passion de la lote-

rie et souvent au bout de la semaine son gain est employé par ce détestable goût. Fatigué de mes remontrances, il m'a abandonnée sans sou ni maille, que voulez-vous que je fasse? J'ai demandé pardon à Dieu, et j'ai été me jetter à la rivière; on m'en a retirée, mais c'est bien peine perdue, car enfin, je ne veux ni voler ni mendier mon pain; vous voyez donc bien que je n'ai point d'autre parti que de me tuer. Il me fut aisé de lui prouver par mes raisonnemens que le suicide était un crime, mais il était beaucoup plus difficile de lui persuader que sans ressources elle pouvait exister, enfin subitement inspirée par le génie de la bienfaisance, et tourmentée de la crainte de voir cette pauvre malheureuse, attenter encore à ses jours, je pris un parti dont je n'ai pas eu à me repentir: venez, lui dis-je, je suis pauvre moi-même, mais j'ai confiance à

la providence et peut-être nous protègera-t-elle toutes deux; le pain que je mange est toujours arrosé de ma sueur; et souvent de mes larmes. J'ai été riche. Mais il a plu à celui qui dispose de tout, de me priver de ma fortune *fiat voluntas tua.* Je ne vous donnerai pas mon superflu, car je n'en ai jamais, mais je partagerai avec vous mon nécessaire, promettez-moi seulement d'abjurer toute idée sinistre et de croire à la providence. — Oh sans doute il y en a une qui vous envoie à mon secours, mais me continuerez-vous vos bienfaits quand vous saurez. . . — Quoi ? Parlez sans crainte. — Je me crois enceinte. — Ah malheureuse ? et vous osiez attenter à la vie d'un être inocent. — Que ferait-il sur la terre sans soutien, sans secours. —Il existe des maisons que l'humanité a créées; ma position ne me permet pas de me charger de votre enfant,

mais je vous promets que placé dans la maison du malheur, nous lui serons utiles le plus que nous pourons. — Vous êtes un ange envoyé pour empêcher ma destruction et peut-être ma condamnation éternelle. — Vous croyez donc à un juge suprême? — Il le faut bien. — Tranquillisez-vous, je vais dans mon cabinet apprêter tout pour vous recevoir; je n'ai qu'un lit, mais puisque je vous adopte, je saurai me gêner; d'ailleurs quand on travaille comme je suis forcée de le faire, la fatigue procure un bon sommeil. Devez-vous quelque chose? — Non, j'ai toujours mieux aimé payer mon loyer que de manger. — Bonne maxime.

Je quittai Elizabeth (c'était son nom) avec une joie qui m'était inconnue depuis long-tems, j'allais m'attacher, par les liens de la reconnaissance, un être malheureux, qui me

devrait tout, et peut-être qui ne serait pas ingrat. Mon imagination calcula avec ardeur les moyens d'étendre mes bénéfices; j'avais pris un engagement un peu léger, car mon gain suffisait bien juste pour me nourrir; mais malheur à l'ame froide qui calcule ses propres besoins, lorsqu'il s'agit de secourir son semblable. J'avais l'habitude de travailler quinze heures par jours, je pensai que mes forces iraient bien jusqu'à dix-huit, et je courus toute joyeuse chercher ma pauvre Elisabeth. Le transport de ses effets dans notre chambre n'eut besoin que d'un voyage. Mon esprit n'avait aucune jouissance à espérer de cette association; la différence d'éducation ne le permettait pas; mais mon cœur... Avec quel délice il savoura le plaisir d'avoir fait une bonne action! Elisabeth était maladroite, à cause de sa mauvaise vue; cela exerçait souvent

ma patience, mais elle m'en dédommageait amplement par des petites attentions dont je ne l'aurais pas crue susceptible, et puis l'expression de sa reconnaissance était si touchante ! En la voyant oublier ses malheurs, je me trouvais moi-même moins malheureuse.

CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

Encore un suicide.

Je redoublai d'activité pour pourvoir à l'augmentation de dépense dont je m'étais chargée ; souvent la nuit disparaissait, que l'ardeur avec laquelle je travaillais m'avait fait oublier que c'était le tems du repos. Une nuit donc où entraînée par le besoin de finir un ouvrage très-pressé, je ne m'étais pas couchée je fus effrayée par le bruit d'une masse qui tombait lourdement, et quelques minutes après, des gémissemens sourds et des mouvemens convulsifs me firent présumer que c'é-

tait quelqu'un qui luttait contre la mort. Au risque d'encourir la mauvaise humeur de mon hôtesse, j'appellai au secours ; l'instant d'après je la vis paraître une lampe à la main, et dans un équipage de nuit si grotesque que sans la frayeur que j'éprouvais, elle m'aurait fait mourir de rire; qu'est-ce donc que ce tapage s'écria-t-elle, avec colère; êtes-vous devenue folle! Je la convainquis bientôt du contraire en la conduisant près de la chambre où se passait le bruit. La porte était fermée en dedans, mais elle n'hésita pas à l'enfoncer. Un coup de pied vigoureux en vint tout de suite à bout. Quel spectacle! Un jeune homme étendu sur le pavé, ayant le visage décomposé par une contraction violente, les lèvres et la langue noires, se débattait avec force ; ses cheveux étaient trempés de sueur,

ses yeux renversés en faisait l'objet le plus hideux. Quelques voisins attirés par le bruit, furent épouvantés de ce spectacle, et s'en retournaient froidement, sans offrir aucun secours. L'hôtesse prétendait que cet état ne venait que d'ivresse, qu'il fallait recoucher le malheureux, et que le lendemain il n'y paraîtrait plus. Comme elle était très forte, elle se mit en devoir de le soulever pour le traîner jusqu'à son grabat; mais une convulsion terrible du malade serra si fortement son bras autour du cou de l'hôtesse, que craignant d'être étranglée, elle se mit à pousser des hurlemens horribles; mes forces ne suffisaient pas pour la secourir, et je fus obligée d'appeller de nouveau au secours, après avoir fermé ma porte à double tour, ne voulant pas qu'Elisabeth

vît ce tableau, dans l'état où elle était. Deux hommes vigoureux vinrent délivrer l'hôtesse de la strangulation qu'elle éprouvait ; on plaça le malade dans son lit, et j'exprimai mon opinion sur la cause de l'état où était ce jeune homme. Je fis sentir à notre propriétaire la nécessité de faire appeler un médecin, et en attendant son arrivée, je conseillai de faire avaler au malade le plus d'huile ou de lait qu'on trouverait. A cette heure il était difficile d'avoir du lait, on se contenta d'égoûter les reverbères de la maison, et l'on mit en salade les boyaux du patient ; cette onction lui fut si salutaire, qu'il vomit considérablement quelques minutes après, et qu'avant l'arrivée du médecin, il avait recouvré la parole. Alors on apprit de lui que sa femme, arrivée à Paris de la veille, lui

avait confié une somme de deux mille écus pour payer des lettres de change ; qu'un de ses amis l'avait prié de vendre une pacotille de trente montres ; et que séduit par un jeune homme qui l'avait entraîné dans une maison de jeu, il avait perdu les deux mille écus et les montres ; que craignant les justes reproches de son épouse et de son ami, et ne voyant point de moyen d'échapper au déshonneur, il avait acheté du sublimé et l'avait pris dans un verre d'eau de vie; qu'ensuite il s'était couché et avait attendu paisiblement la fin de son existence, mais que la violence des douleurs et des convulsions qu'il éprouvait, l'avait jetté à bas de son lit, où il avait perdu connaissance. On envoya chercher sa femme, qui malgré son mécontentement et

l'état de détresse où la réduisait l'inconduite de son mari, ne put refuser des consolations et de la pitié à l'état où elle le voyait. Les soins d'une épouse rendant ma présence très inutile, je rentrai chez moi, en faisant des vœux pour l'abolition des maisons de jeu, repaires dangereux, où s'enfantent tous les crimes ; contre lesquels l'intérêt des familles devrait toutes les réunir. Le jeune homme ne mourut point du poison qu'il avait pris, il repartit quelques jours après pour la Flandre son pays, avec son commerce renversé, la confiance qu'on avait en lui éteinte, sa santé détruite, et quelques années après il succomba, consumé par des douleurs lentes ; tel fut le triste résultat d'un instant d'erreur, résultat malheureusement trop commun dans une

ville où le vice trouve mille ressources pour exercer son dangereux empire.

CHAPITRE XXXI.

La reconnaissance existe quelquefois.

J'AVAIS trop présumé de mes forces en croyant qu'elles pourraient résister à un travail aussi opiniâtre; la fatigue, les veilles et une mauvaise nourriture enflammèrent mon sang, et me donnèrent une violente esquinancie accompagnée d'une fièvre inflammatoire. Que ne puis-je rendre les soins et les attentions de la bonne Elisabeth! Quinze nuits de suite, elle me veilla. Pendant ce tems je fus entre la vie et la mort, le médecin de la section était venu me voir, mais je ne pouvais jouir des secours accordés aux indigens, parce que des forma-

lités prescrites pour les obtenir ne pouvaient avoir lieu pendant ma maladie. Elisabeth s'était adressée au curé de la paroisse, mais on ne me connaissait pas, mon nom bien connu dans les tems de bonheur et d'opulence, ne pouvait être associé par le vénérable pasteur, à l'état de pauvreté dans lequel on me représentait; d'ailleurs on ne m'avait jamais vue dans le temple ?... Il est vrai qu'offrant, sans les discontinuer, mes travaux à l'éternel, mon église favorite était ma chambre. Cependant mon état etait dangereux; les indifférens se contentaient de dire : si la mort l'enlève, elle sera bien heureuse; mais Elisabeth qui s'était attachée à moi d'une véritable affection, s'indignait de voir qu'on se refusait à ses demandes. Ce que les autres auraient pu, mais ne voulaient pas faire, elle le fit toute seule. Habillement,

linge, excepté ce qui couvrait sa personne, elle vendit tout, pour secourir celle qui l'avait arrachée au désespoir. Après ce sacrifice, tout me fut donné avec une sage économie; bouillons de poulets, sirops, confitures, je ne manquai de rien, et ce dévouement était d'autant plus sublime, que mon état laissant très peu d'espérance, la bonne Elisabeth pouvait craindre de faire ce sacrifice en pure perte. Lorsque la violence du mal fut un peu diminuée, et que mes idées commencèrent à reprendre leur clarté, je m'étonnai de l'abondance qui régnait autour de moi, Elisabeth me dit que c'était différentes personnes de ma connaissance, qui ayant su mon état, m'avaient apporté des secours, mais l'énigme me fut bientôt expliquée, lorsque m'étant levée, je voulus prendre quelque chose dans une petite armoire que nous possédions,

le peu qui m'appartenait était intact, mais tout ce qui était à Elisabeth avait disparu. Généreuse femme, puisse ce témoignage que je rends à ton bon cœur, inspirer aux autres le désir t'imiter! Quant à moi, je fis facilement le serment, et je l'ai toujours tenu depuis, d'identifier tellement tes intérêts avec les miens, que quand tu serais mon enfant, je ne les respecterais pas plus.

Grâces aux soins et aux secours de ma compagne, je me rétablis plus promptement qu'on ne devait l'espérer, et comme si le ciel avait voulu récompenser ma patience, il me vint de l'occupation beaucoup plus lucrative que je ne l'espérais; je possédais tous les talens d'agrémens qu'une bonne éducation cultive, par conséquent je savais très-bien la musique vocale et instrumentale, j'a-

vais aussi appris l'italien, j'imaginai de copier de la musique ; et le théâtre italien qui s'établit à Paris, trouvant peu de copistes qui comprissent les paroles qu'il fallait écrire, me donna volontiers la préférence, parce qu'avec moi, on n'avait pas la crainte de donner aux acteurs des rôles écrits inintelligiblement. Je troquai donc mes aiguilles de tricot pour la plume. En travaillant avec mon activité ordinaire, je pouvais gagner trois livres par jour, c'était un vrai trésor pour moi, qui en m'épuisant ne gagnait quelquefois pas trente sous, j'attachai doublement de prix à la possibilité de gagner un peu d'argent par la circonstance où je me trouvais. Souvent je voyais Elisabeth essuyer furtivement les larmes qu'elle cherchait à me dérober, elle ne mangeait pas, et plus sa grossesse avançait, plus sa tristesse augmentait. Je l'attri-

buai d'abord à la nécessité de se séparer de son enfant; mais je sus bientôt que ce n'en était pas la seule cause; un jour où je la pressais de me dire la cause de son chagrin, elle m'avoua, que rien ne l'affligeait autant que d'aller faire ses couches dans un hospice. Sa vanité (et tout le monde n'en a-t-il pas) souffrait de l'idée d'être confondue, avec ces victimes de leur libertinage, qui vont cacher leur honte, et se débarrasser pour toujours du fardeau qu'elles ne doivent qu'à une liaison coupable. Quant à l'enfant, ajouta-t-elle, ce n'est pas son sort avenir qui me tourmente, je ne peux ni l'élever ni lui donner par la suite un métier qui le mette à l'abri de la misère, ainsi donc il sera bien heureux de devoir cette ressource à la pitié publique, mais je ne m'accoutume pas à penser que l'on me prendra pour une libertine. Consolez-vous

ma pauve Elisabeth, lui dis-je, je trouve un moyen de m'acquitter en partie des soins que vous avez eu de moi pendant ma maladie, je gagne un peu d'argent actuellement, et vous ferez vos couches chez une sage femme, je vous le promets. Cette assurance rendit la tranquillité à cette pauvre femme, et l'instant arrivé d'effectuer ma promesse, tout se passa le plus heureusement possible.

CHAPITRE XXXII.

La première communion.

J'ÉTAIS presque riche, et je jouissais quelquefois du plaisir de goûter quelques momens de repos, alors je les consacrais à la lecture où à la promenade, quelquefois mêmes à la prière. Je me trouvais si heureuse en comparaison de ma situation précédente; que je croyais ne pouvoir trop rendre d'actions de grâces à Dieu de ce changement. Un jour où j'avais été à l'église de St.-Roch, je fus frappée par le spectacle le plus touchant, une foule de jeunes enfans vêtus avec la plus grande propreté, pa-

raissaient avoir oublié les distractions si pardonnables à leur âge, une méditation profonde les absorbaient ; le recueillement le plus édifiant semblait avoir métamorphosé ces enfans (dont quelques-uns avaient vraiement une figure angélique) en autant d'êtres célestes ; un prêtre, à la physionomie douce et imposante tout-à-la fois, vint fixer leur attention sur un nouveau sujet, il leur parla avec cette éloquence touchante qui nait de la persuation, bien plus que du désir de briller, de cette éloquence enfin que Fénélon savait employer si à propos, lorsqu'il voulait ramener les cœurs à la vertu, leur peignit avec une onction si persuasive le bonheur qui était la suite d'une conduite vertueuse et les maux incalculables qu'entraînait l'oubli des devoirs que les enfans émus jusqu'au fond de l'ame,

fondirent

fondirent en larmes. J'avoue, que profondément affectée d'un spectacle si touchant mes larmes coulèrent en abondance ; je me rappellai avec attendrissement cette époque où l'innocence du premier âge s'abandonne avec docilité aux impressions qu'on lui donne ; cet âge où la soumission sans bornes aux loix sévères de la religion, n'est pas combattue par l'impétuosité des passions, ou l'indocile raison...tout croire alors, ne parait pas difficile, parce qu'on n'a pas de motifs pour contredire des opinions qui contrarient nos goûts et nos penchans; heureuse et trop précieuse innocence, ton règne est de courte durée!...Enfin on acheva l'auguste cérémonie; je me crus mère un instant et j'aimais à me livrer aux mêmes émotions qu'éprouvaient les mères qui m'entouraient. Je résolus de finir la journée comme je l'avais

commencée, et d'unir mes pas à ceux de ces intéressans enfans : me voilà donc associée d'intention et d'action aux bonnes œuvres qui devaient se pratiquer ; on s'achemina vers les prisons, qui se trouvèrent purifiées quelques instans par la présence de ces petits anges, que de tendres parens et de sages instituteurs familiarisaient, pour ainsi dire, avec la plus respectable des vertus, la bienfaisance : il fallait voir le zèle des jeunes filles à répandre les petites aumônes dans ces cachots infects dont on leur avait accordé l'entrée comme une grâce ? Mais tout-à-coup une scène plus touchante fixe l'attention générale des spectateurs attendris ; une jeune fille de quatorze ans s'était informée si tous les prisonniers avaient eu part aux aumônes distribuées ; on lui en avait indiqué un que son état de maladie retenait sur la

paille de son cachot; l'enfant consulta l'institutrice qui la dirigeait, et s'avança avec timidité au bord du coin infect qui recelait un infortuné. Au moment où la voix du prisonnier vient frapper son oreille, l'aumône échappe de ses mains, elle s'écrie: Dieu c'est mon père! et tombe évanouie sur le seuil du cachot. On s'empresse de lui prodiguer des secours, on la rappelle à la vie, et l'on apprend alors la cause du saisissement qu'elle vient d'éprouver. Son père était bijoutier; ruiné par les crédits qu'il avait faits, ses créanciers n'avaient pas eu la même pitié pour lui que celle dont il était la victime; on avait obtenu une sentence contre lui, et depuis dix-huit mois, il languissait dans une prison; la marraine de sa fille, femme riche, avait placé cet enfant dans une assez bonne pension, et avait recommandé surtout, qu'on la

laissât le moins, possible, communiquer avec ses parens; mais l'élan de la nature avait été plus fort que les ordres de l'orgueil. Du moment où elle reprit ses sens, elle se jetta dans les bras de son père dont on ne put la détacher, qu'en lui faisant la promesse de s'occuper d'améliorer son sort. La piété filiale de cet enfant avait stimulé tous les cœurs; et par un mouvement spontané, les spectateurs proposèrent de faire, sur le champ, une collecte en faveur du prisonnier; oh combien dans ce moment je regrettai de ne pas être riche; au-lieu de l'humble petit écu que je pouvais offrir, combien je désirais avoir une portion plus étendue à donner! Mais le cœur fait tout, et ma chétive offrande fut reçue avec autant de reconnaissance, que si j'avais coopéré moi seule à l'acquitement de la dette; avant la fin du jour, le pauvre bijou-

tier fut mis en liberté, il eut de plus que ce qu'il fallait pour l'acquitter, une centaine d'écus qui lui servirent à se remettre à travailler. C'était un honnête homme qui n'avait manqué que de prudence ; instruit par une triste expérience, il eut le bon esprit d'en profiter, ne fit plus de crédit, travailla avec activité, et dirigea si bien ses affaires, qu'au bout d'un an, il fut en état de payer lui-même la pension de sa fille, qui n'eut plus l'humiliante obligation à sa maraine, de tenir son éducation d'un bienfait qui lui imposait la loi cruelle de désavouer les sentimens de la nature et de la religion, qui prescrivent comme le plus sacré des devoirs la vénération envers les auteurs de nos jours.

CHAPITRE XXXIII.

Nouvelles écolières.

Dans le nombre des étrangers qui descendaient à l'hôtel, il vint une mère de famille, ayant deux jeunes personnes avec elle; son but était de perfectionner l'éducation de ses filles; et de leur faire perdre l'accent désagréable de leur province, (elles étaient de Franche-Comté,) on m'indiqua pour enseigner la musique, et je fus appellée près de ces dames. La mère âgée d'à-peu-près trente ans portait une de ces physionomies douces mais insignifiantes, qui indiquent une femme sans caractère; sa fille aînée, belle comme un ange, annonçait à

quatorze ans tous les défauts d'une éducation négligée, et surtout celui de maîtriser sa mère au point le plus ridicule. Comme elle avait le désir de plaire, commun à toutes les femmes, la petite Sophie, ne s'en reposa pas tellement sur les charmes de sa figure, qu'elle ne crut utile de les vivifier pas l'acquisition de quelques talens : elle choisit la harpe parce qu'elle avait le bras beau, et sa sœur Adèle, enfant de huit ans, eut la tâche d'apprendre à chanter, quoiqu'elle n'eut ni voix, ni oreille; mais Sophie l'avait décidé ainsi, et ses décisions étaient des décrets de famille. Je fus donc installée auprès de ces demoiselles comme maîtresse de musique; j'ai toujours aimé beaucoup les enfans, et cette amitié diminue pour moi les épines de l'enseignement, aussi je m'appliquai avec le plus grand zèle à communiquer à ces jeunes personnes les

talens qu'elles désiraient ; mais mes soins étaient contrariés par l'opiniâtreté et la présomption de Sophie, et l'extrême insignifiance de sa mère Me. Belon; sa prévention pour sa fille aînée la lui faisant regarder comme un prodige, ses fantaisies les plus ridicules étaient satisfaites presqu'aussitôt que formées; cependant une fortune bornée, rendait ces sacrifices presque toujours pénibles en ce qu'ils nécessitaient des privations sur les choses essentielles ; pendant un an que j'épuisai ma patience en faveur de ces enfans, je n'avais pas obtenu de progrès plus sensibles que ceux d'une écolière de trois mois; j'avais remarqué que Sophie avait un penchant extrême à l'étourderie; sa beauté avait attiré souvent sur ses pas de ces séducteurs déhontés qui ne rougissent pas de relancer presque dans les bras d'une mère l'imprudente

dente jeune personne, qui ne connaissant pas le but de leurs infâmes attentions à pu y sourire avec la confiance de l'innocence : j'avais averti plusieurs fois Me. Belon du danger où elle exposait sa fille, en la laissant sortir seule, mais imbue des habitudes de province, elle n'avait pas tenu grand compte de mes avertissemens; cependant un matin où Sophie était allé faire une commission dans le voisinage, sa mère monta toute éplorée chez moi pour me dire que sa fille était absente depuis trois jours quoiqu'il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour s'acquitter de sa commission; je sentis bien vivement les conséquences d'une pareille absence, et je frémis des suites qu'elle pouvait avoir; nous fimes, avec la plus grande diligence, toutes les recherches qui pouvaient amener une découverte, mais inutilement. En

vain la police mit en avant tous ses limiers, envain les affiches promirent-elles cent louis de récompense, à ceux qui pourraient donner des nouvelles de la jeune personne, la mère désolée n'eut pas la satisfaction d'apprendre ce qu'était devenue sa fille; la faiblesse de ses organes ne put soutenir un choc aussi violent, ses idées s'égarèrent; elle devint non pas précisément folle, mais dans un état de stupeur qui la rendait incapable de se conduire et de diriger ses affaires; enfin après avoir végété dans cet état pendant près de trois mois, un matin où cette pauvre malheureuse portait ses pas près du pont Neuf, elle crut voir sa fille richement parée dans un élégant cabriolet dont la rapidité égalait l'éclair, Me. Belon se précipite en s'écriant : *c'est toi ma Sophie !* Le terme de sa vie était sans doute arrivé, car l'impétueux coursier la renver-

sant avec violence, foula aux pieds cette infortunée : la multitude essaya envain d'arrêter la voiture, elle échappa aux cris et aux poursuites. On releva le corps mutilé et sanglant de madame Belon, et quelques papiers trouvés sur elle ayant indiqué son adresse, on la rapporta à l'hôtel. Quel spectacle, grand Dieu ! je ne puis y penser sans frémir ! Un soufle de vie lui restait encore, elle réunit ses derniers efforts pour me supplier d'avoir soin d'Adèle, et m'indiqua l'adresse d'un parent, auquel je me chargeai d'écrire, pour l'instruire de l'affreux évènement, dont elle était victime ; elle expira quelques heures après, en prononçant le nom de Sophie. Je remplis strictement les dernières intentions de cette pauvre mère, et peu de tems après je fis repartir la petite Adèle, pour sa province. J'ai su depuis ce qu'était devenue Sophie ;

enlevée par une de ces femmes perverses, fléau de la société et des familles, elle avait été livrée à un riche libertin, qui avait profité de son goût pour le plaisir, pour éteindre dans son ame toute étincelle de vertu. C'était bien elle, qui semblable à Tullie, avait fait passer son char sur l'auteur de ses jours; depuis abandonnée, et réduite par dégrés à toutes les horreurs de l'avilissement le plus profond, cette jeune personne qui dans sa province aurait peut-être fait une bonne mère de famille et une heureuse épouse, victime d'une folle et imprévoyante vanité mourut à dix-huit ans, dans ces repaires infects des suites des débauches, auxquelles la misère l'avait en quelque sorte contrainte de se livrer. Puisse cet exemple funeste guérir de la manie des voyages, les mères assez imprudentes pour vouloir faire briller leurs en-

fans aux dépens de leur tranquillité. Dans chaque ville, dans chaque province on peut donner aux jeunes personnes, sinon une éducation perfectionnée, au moins de l'instruction et des principes, et quel est l'époux raisonnable qui ne préferera pas la vertu aux talens ?

CHAPITRE XXXIV.

Le flageolet.

La copie de musique m'avait fourni pendant long-tems une occupation aussi amusante que lucrative ; puis tout-à-coup elle avait cessé ; les directeurs du théâtre Italien avaient fait banqueroute, et je me trouvais privée d'une ressource qui m'avait été extrêmement utile ; les faibles économies que j'avais pu faire, furent bientôt absorbées par la longue oisiveté à laquelle je me trouvai condamnée ; le besoin se faisait sentir de nouveau de la manière la plus impé-

rieuse, j'avais engagé mes effets, et je ne trouvais aucun genre d'occupation; l'hiver était rigoureux et mes allarmes croissaient en raison de ma mauvaise fortune, enfin forcée de délibérer sur ce que je pouvais engager afin de me procurer du pain; ma main se porta machinalement sur un flageolet que je tenais d'un frère chéri; depuis vingt ans je le possédais, il m'avait plus d'une fois procuré des succès de société, par la douceur et la justesse des sons que je savais en tirer, c'était la seule chose qui me restait, des cadeaux de mon frère, toutes ces considérations me rendaient plus amer le sacrifice que je me voyais forcée de faire, et j'hésitai long-tems; mais la faim..ce tyran dont l'ascendant est irrésistible, accélera ma détermination; le cœur gros de soupirs, et la larme à l'œil,

je portai mon trésor à un prêteur sur gages, plus honnête qu'on ne l'est ordinairement dans cet état. Lorsque je lui eus vanté toute la valeur de l'instrument, en le priant d'en avoir le plus grand soin; il sourit d'un air dédaigneux, en m'observant qu'un sifflet de la foire St.-Laurent lui offrirait autant de valeur, que ce petit morceau de bois noir, et conséquemment que les usages imprescriptibles des bureaux de prêt ne lui permettaient pas de rien donner sur un objet dont la valeur n'excédait pas six liards. Quel serrement de cœur n'éprouvai-je pas, en entendant traiter si outrageusement un objet qui m'était si précieux? J'épuisai toute mon éloquence à prouver au prêteur que pour un amateur ce flageolet valait quatre louis, mais inutilement; sa bourse était fermée, et toutes les ten-

tatives que je faisais pour la faire ouvrir étaient vaines; déjà il retirait froidement la clef de son comptoir, et comptait pour rien mes instances; me rappelant que dans la mythologie, j'avais lu jadis les miracles qu'Amphion opérait avec sa flute, je voulus tenter cette dernière ressource, je saisis brusquement l'instrument méprisé, et préludant en mineur pour mieux attendrir le barbare, j'eus le plaisir de lui voir remettre graduellement la clef dans la serrure; un adagio que je jouai avec toute l'expression dont j'étais capable, acheva mon triomphe; ô miracle! Je vis quelques larmes rouler dans les yeux de mon prêteur; c'était attendrir de l'acier: oui, me dit-il, en mettant la main dans sa bourse, je vois, qu'on peut prêter quelque chose là-dessus; voilà trente sous, mais rendez grâce de ce sacrifice à mon amour

pour la musique, il faut les dispositions d'un amateur pour risquer trente sous, mais enfin le sort en est jetté et je crois que vous devez être contente, car dans tous mes confrères il y en a peu qui seraient capables d'un tel effort Le pain de quatres livre valait quinze sols; je me vis à l'abri de la faim pendant une semaine, et je rendis hommage au charme de la musique qui me préservait de mourir de faim; cependant il me semblait que le dernier lien de souvenir qui m'unissait encore à mon frère, venait de se dissoudre, cette idée m'était insuportable, et je sacrifiai le premier argent que je touchai, à racheter mon flageolet bien aimé, de préférence à des objets qui à tous autres gens auraient paru d'une nécessité bien plus rigoureuse.

CHAPITRE XXXV.

Effets de la peur.

Comme je ne suppose pas assez d'intérêt à mes lecteurs en ma faveur, pour présumer qu'ils prendraient part à toutes les vicissitudes que la fortune me réservait, je leur épargne une partie des variations journalières, que ma situation éprouva. Tantôt luttant avec le besoin et l'adversité, tantôt saisissant avec avidité les moindres lueurs d'espérance, qu'une imagination ardente me présentait, j'étais alternativement malheureuse au suprême degré, ou heureuse en illusion,

rarement la réalité embellissait de ses charmes, mes consolans pressentimens. Dans un moment de faveur, où quelques circonstances s'étaient réunies pour me rendre un peu de tranquillité, on me proposa d'aller voir la fantasmagorie de *Robertson*. Au nombre des curieux, était une jeune femme dont le mari était au service, et en activité; elle fut d'abord frappée du spectacle lugubre et bizarre qui s'offrait à sa vue; et son imagination disposée par le merveilleux à s'enflammer aisément, lui suggéra l'idée de demander à voir son mari dont elle portait le portrait suspendu à son col. Le prestige dont on l'entoura fut porté à un tel point, que croyant effectivement embrasser le phantôme de l'être qu'elle chérissait, et ayant cru appercevoir quelques gouttes de sang sur la draperie, elle en tira

le funeste présage que son mari n'existait plus ; alors poussant des cris lugubres, elle tomba dans des convulsions violentes, le spectacle fut interrompu, pour lui prodiguer des secours, dont le plus salutaire fut de l'emmener dehors de cet antre des *Trophoniens*. J'essayai en vain de calmer un peu les idées qui désorganisaient sa raison, après trois jours de délire, elle expira. Que de réflexions cet événement me fit faire! Comment est-il possible que l'on tolère un spectacle fait pour glacer d'épouvante les êtres faibles, à qui la nature a refusé cette force d'esprit qui seule peut mettre au dessus des superstitions ? quoi de plus nuible à la société que les dangers où la curiosité peut entraîner des femmes enceintes susceptibles plus que toutes autres de recevoir des impressions fortes et souvent funestes au fruit

qu'elles portent ? Car sur ce point, l'expérience est si fort en contradiction avec l'opinion des médecins, que par intérêt pour l'humanité, on doit quelque respect à l'expérience, ses effets sont journaliers, tandis, qu'une opinion de la faculté n'est que systématique ; par égard pour un inconvénient aussi grave et aussi démontré, espérons que quelque jour le gouvernement ne dédaignera pas s'abaisser à ses minutieux détails, et que sa sollicitude paternelle préviendra des effets nuisibles en en détruisant la cause ; on ne doit offrir à la curiosité publique que des objets d'instruction, ou de plaisir et de délassement, et non des images effrayantes qui peuvent agir trop puissament sur des organes délicats.

CHAPITRE XXXVI.

Transition.

Après avoir parcouru des tombeaux idéals, conversé avec des morts en peinture, et touché des spectres, qui s'évanouissaient entre mes mains, mon imagination ayant besoin de se rafraîchir, je reporte mes souvenirs sur des tableaux plus rians. Les Prés St.-Gervais et le bois de Romainville, fournissent à mes crayons des esquisses plus agréables que les tristes modèles de Rembrant; suivons donc un instant ces fertiles sinuosités ombragées par le

lilas en fleur et la fraise parfumée, c'était un dimanche que la curiosité me conduisit, pour être témoin de ce spectacle d'une gayeté bruyante; là je vis des couples respectables, guider les premiers pas de leur intéressant rejetton, plus loin des danses animées, peignaient l'ivresse et le bonheur. En examinant ceux qui les composaient, je reconnus au costume, de bons ouvriers qui se délassaient des fatigues de la semaine, de jeunes ouvrières qui se dédommageaient par quelques heures de liberté, de la contrainte journalière imposée à leur pétulance, de jeunes écoliers qui oubliaient sur le gazon l'ennui qu'ils avaient éprouvé en composant un thême, ou les coups de férule qui avaient puni leurs nombreux solécismes; dans l'épaisseur du bois,

j'entrevis...

j'entrevis... mais non ; je ne fis que deviner, des amans qui se croyaient heureux parce qu'ils avaient échappé à la surveillance rigoureuse d'une maman, que l'on accuse d'être sévère, tandis qu'elle n'est que sage et prudente ... O jeunesse, jeunesse ! Bientôt vous reconnaîtrez votre erreur, bientôt vous sentirez que la jouissance anéantit le sentiment, fait naître le remords et prépare à l'avenir de trop longs repentirs...Bientôt...mais taisons-nous, ce n'est pas à ma plume inexpérimentée, à vouloir user du privilège des moralistes, et à fronder des habitudes malheureusement trop invétérées ; je laisse à l'expérience à corriger la jeunesse imprudente, et à lui faire connaître les dangers du bois de Romainville, quant aux amateurs de gaieté et

de tableaux pittoresques, je les engage à renouveller souvent leurs promenades aux Prés Saint-Gervais.

CHAPITE XXVII.

Tableau conjugal.

NON, ma femme, non, il ne sera pas dit que vous me ferez toujours céder à vos fantaisies, une fois au moins dans ma vie, je serai le maître. — Qui vous le dispute, monsieur ? Depuis le jour de notre mariage, jour à jamais malheureux, ai-je jamais fait autre chose que votre volonté ! — C'est un peu fort, vous ne vous rappelez donc pas de notre première dispute, qui commença à la naissance du premier enfant, dont j'ai l'honneur d'être

père (à ce que vous dites...) — Insolent ? Vous mériteriez bien de ne l'être que de nom ? — Il en est ce qui plaît à Dieu ; mais revenons à nos moutons, je voulais qu'il s'appela *Eustache*, comme le saint de notre paroisse, vous avez voulu qu'il s'appela *Jérome*, et qui de nous deux l'a emporté, madame l'entêtée ? — C'est moi puisque j'avais raison ? — Et le jour de votre fête, où je vous avais priée de mettre un bonnet orné de rubans verds, avez-vous consenti à en mettre ? Et n'avez-vous pas observé que la jonquille vous allait mieux ? — J'aime cette couleur à la folie, d'ailleurs le jour de sa fête ne doit-on pas avoir la liberté de choisir ? — Ah ! tous les jours sont donc pour vous des jours de fête ! Encore lundi où je voulais vous

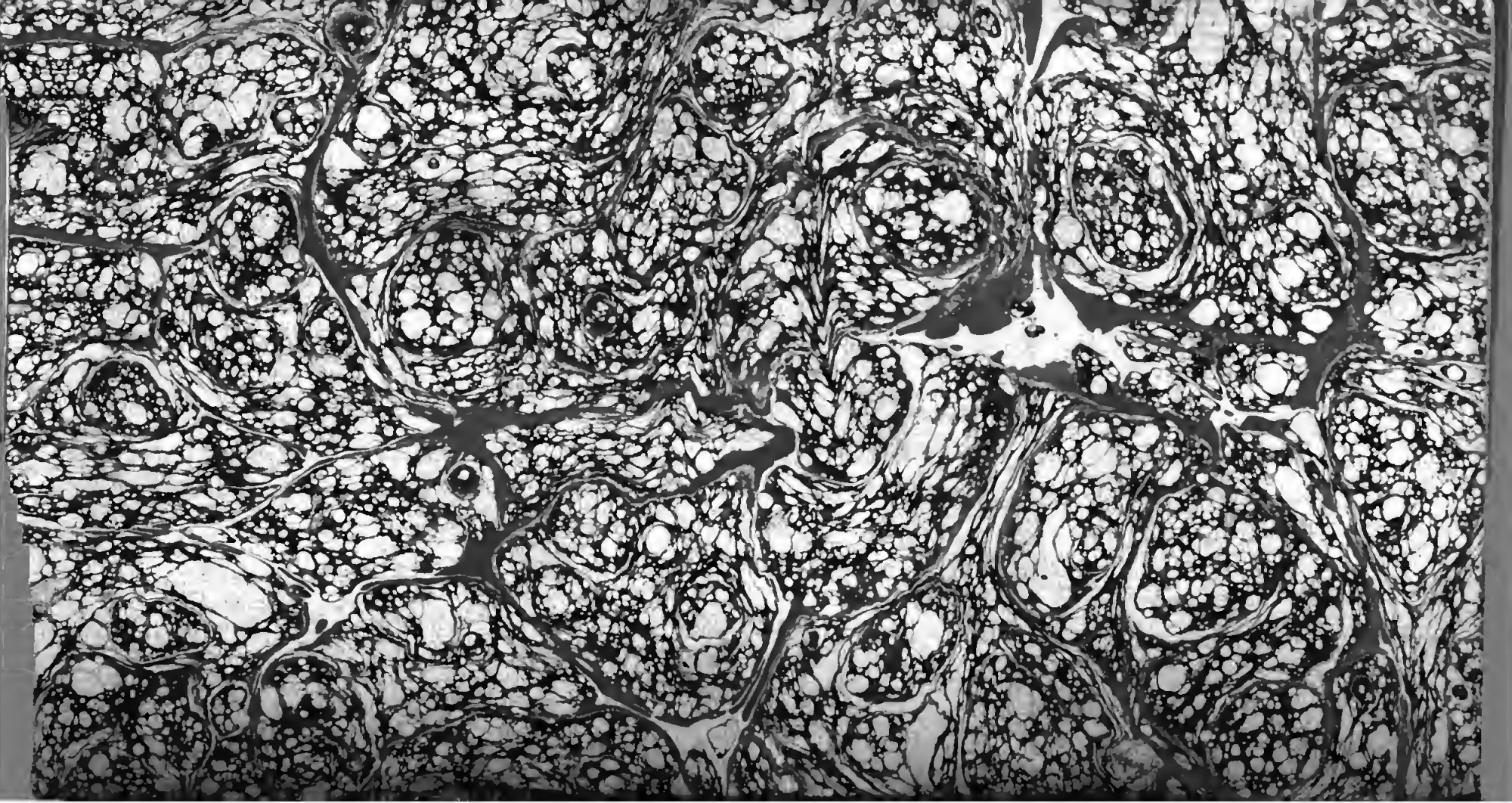
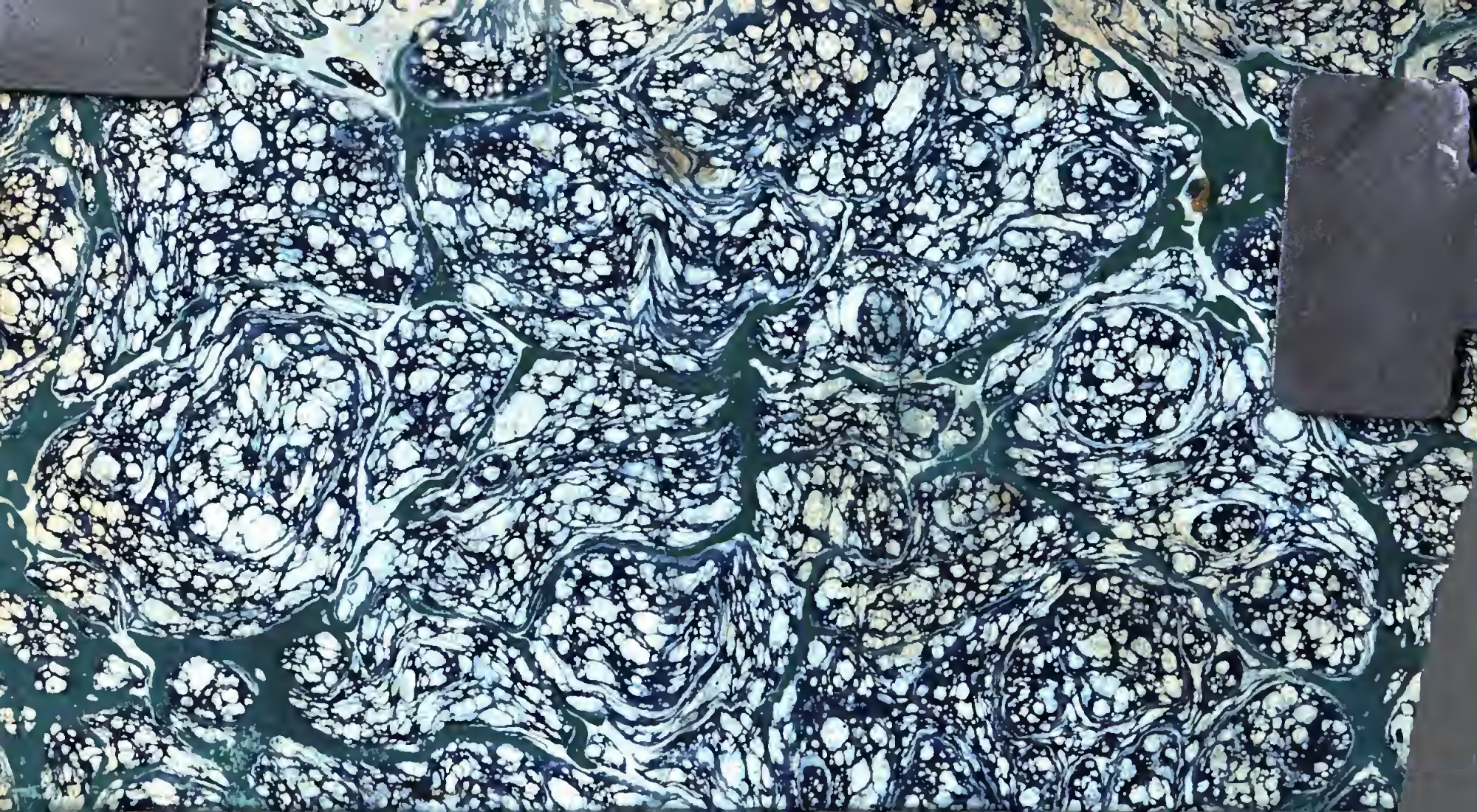
mener au théâtre de la Gaieté ; pour me faire enrager vous avèz voulu aller à l'Ambigu-Comique. Et samedi où je vous priais d'aller à la Vallée chercher un Chapon gras, vous m'avez rapporté une Poularde ? — Je hais ces chapons, autant qu'il est possible. — Oui madame je ne le sais que trop, ce sont des coqs qu'il vous faut ; mais morbleu, je suis las de céder autant que de disputer, et je vous signifie qu'à dater de ce jour, je changerai de manière. — Je ne pourrai qu'y gagner, car sans doute vous serez plus aimable. — Je serai ferme, je vous en préviens. — Oh, tant mieux, tant mieux. — Sévère même, s'il le faut. — Ce serait aller trop loin, au reste, mon cher mari, vous faites sonner bien haut vos prétendus griefs, si je faisais l'énuméra-

tion des miens, l'équité serait pour moi, car vous ne vous plaignez que de fariboles, qui ne devrait être qu'insignifiantes pourunhomme, tandis que votre épouse, la plus vertueuse des femmes, j'ose le dire, n'a-t-elle pas continuellement des reproches à vous faire ? — Parlez, madame, parlez, je suis prêt à convenir de mes torts, si vous m'en citez de réels ; mais, la main sur la conscience, pouvez-vous soutenir que j'aie de mauvais procédés, moi qui ne vous fais jamais rien ? — Osez-vous sans rougir . . . ? Mais je me tais, bientôt je ne serai plus la plus malheureuse des femmes. — Comment madame ? — La loi viendra à mon secours. — La loi? — Un divorce, me rendra à la liberté, au bonheur ! — Oseriez-vous user d'un droit abominable ?

— Vous me rendrez ma dot!... — Ma femme, ma femme, vivons en paix, croyez-moi ; dans le fonds que m'importe que vous portiez un ruban jaune aulieu d'un vert ? — N'est-ce pas, mon ami ! — Que vous me fassiez manger des poulardes, aulieu de chapons ? — La chair en est bien moins indigeste. — Je le crois, et je finis par avouer que vous aviez raison. — C'est toujours ta santé ou ton plaisir qui dirigent mon choix, mon bon ami. — Tu es trop bonne, ma poule.

Un doux baiser termina l'entretien que j'avais entendu, en r'attachant ma jarretière dans l'allée où donnaient la boutique et le logement d'un apothicaire, qui sans doute ne possédait pas la vertu primitive de son état ; car au seul mot de

rendre, l'époux taquin fit le sacrifice de ses griefs et de ses projets de fermeté future.

FIN DU PREMIER VOLUME.

369120